

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

OCTOBRE 1883.

(NOUVELLE SERIE)

VINGT-UNIÈME NUMÉRO, 1883.

MONTREAL:

CI. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL.

1883

1882

1883

1884

Permis d'imprimer :

† EDOUARD-CHS., Evêque de Montréal

MON DISTRICT

Et huit ans de séjour au Yun-Nan (Chine).

[Les Missions Catholiques.]

RÉCIT D'UN MISSIONNAIRE.

(Suite.)

CHAPITRE VIII.

Mon arrivée à Kiu-tsin. Voyage à la capitale, description de cette ville. —
Œuvre de la Sainte-Enfance, difficultés.

Cependant la situation politique au Yun-nan commençait à s'éclaircir, les musulmans étaient refoulés vers l'ouest de la province. Deux français au service des autorités militaires n'avaient pas peu contribué aux succès obtenus par les troupes impériales. Ces messieurs vinrent prier M. Fenouil de retourner à Yun-nan-sen et d'y faire de nouveau sa résidence. Notre confrère, croyant le moment favorable pour revenir à son ancien poste, partit avec eux et se rendit à la capitale.

Mais il ne pouvait abandonner à elle-même la chrétienté nouvelle de Kiu-tsin. Un courrier fut dépêché à Mgr Ponsot, afin de prier Sa Grandeur de pourvoir au remplacement de M. Fenouil et d'envoyer quelqu'un à Tsao-kia-yn. J'étais alors à Long-ky et, des missionnaires qui se trouvaient à la résidence épiscopale ou dans les environs, le seul qui fût disponible. Je fus donc désigné pour le district de Kiu-tsin.

Je partis de Long-Ky dans les premiers jours du carême 1870 et j'arrivai à mon poste dans la semaine de la Passion.

J'étais à peine installé à Tsao-kia-yn que je me mis en route pour la capitale afin de visiter notre cher provincial et de recevoir ses instructions. Bien que le chemin soit court, facile et agréable, cependant, à cause du voisinage des maho-

métans qui tenaient encore quelques villes du voisinage. nous ne marchions qu'avec de grandes précautions. Avant d'arriver à Yun-nan-sen, nous eûmes même une alerte assez vive dont nous fûmes quittes pour la peur.

Une troupe de soldats, drapeau en tête et l'arme au bras, lancée au pas gymnastique, déboucha tout à coup des bois de Pan-kiao, au moment où nous entrions nous-mêmes en rase campagne. La panique se met aussitôt dans notre caravane, composée de plus de cent hommes et d'au moins cent cinquante chevaux. En un instant la confusion est générale.

Peu à peu, cependant, on se rassure en voyant que la colonne d'attaque n'est pas suivie d'un corps d'armée : bientôt même on reconnaît le drapeau rouge ; ce sont des amis. La confiance succède à la peur, et l'enthousiasme est indescriptible quand cette troupe en guenilles passe au galop sur notre droite. On rit, on crie... Comment se fait-il qu'on ait eu peur ? " Il est même bien fâcheux, dit-on, que ce ne soient pas des musulmans, on n'en eût fait qu'une seule bouchée."

Pour moi qui, au moment de la panique, ne comptait que sur la Providence et les longues jambes de ma mule, je me suis bien amusé de ce spectacle et de mes compagnons de route, naguère si poltrons et tout d'un coup devenus si audacieux.

J'arrivai dans la soirée à Yun-nan-sen. Ce ne fut pas sans éprouver un sentiment de profonde tristesse que je considèrai pour la première fois cette ville. Elle s'élevait alors comme une oasis au milieu du désert. Partout, aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'apercevait que des ruines. Les campagnes désolées, les champs en friche, les maisons brûlées ou détruites, la solitude et le silence qui régnaient dans la plaine, tout frappait péniblement les regards et attristait le cœur. On sentait que des haines implacables et le fléau de la guerre avaient passé par là.

Pourtant, rien n'est par lui-même plus enchanteur que le site de Yun-nan-sen. Que de fois, depuis, j'ai admiré du haut des remparts les superbes paysages qui de tous côtés s'offrent à la vue. Ici à l'est, c'est comme à Kiu-tsin, la plaine large coupée de canaux et parsemée de rizières. Au midi, s'étend

le vaste et majestueux lac de Kouen-yang ou Tien-tchy, sillonné de barques, et dont les rives, bordées d'algues marines, sont peuplées de tout un monde d'oiseaux aquatiques. Au nord et un peu à l'ouest, le terrain s'accroît et s'élève pour se transformer peu à peu en de véritables montagnes.

Inutile de dire qu'à mon arrivée à la capitale, je trouvai auprès de notre cher provicaire, avec le plus gracieux accueil, tous les conseils et les encouragements dont j'avais besoin au début de mon ministère dans ce pays. Je passai quelque temps auprès de lui et j'en profitai pour visiter cette ville célèbre.

Bâtie sur une colline que domine un palais impérial, Yun-nan-sen joint aux avantages d'une place forte tous les agréments d'une ville de plaisance. Deux grandes pagodes, dont l'une avec ses tours fantastiques et l'autre avec ses galeries couvertes de tuiles dorées, semblent commander à la cité. De nombreux jardins plantés d'arbres séculaires, au feuillage toujours vert, la couvrent d'ombrage et lui donnent à l'extérieur l'aspect d'un bocage. Ses rues sont larges et très propres, les maisons n'ont qu'un étage, mais elles sont solides et bien bâties ; au milieu de la ville, un joli lac entouré de ravissantes promenades, de pagodes et de jardins. C'est le rendez-vous du beau monde ; les jours de fête, la population y afflue.

Un des monuments les plus remarquables, c'est l'antique et indestructible palais du roi Ou-san-kouy. Il n'est pas dans l'enceinte de la ville, mais à quinze *ly* des remparts. Il est bâti en cuivre et en marbre. On dit que, dans la dernière guerre, les musulmans ont essayé de le démolir mais qu'ils ont reculé devant la difficulté. Chaque tuile de la toiture est en cuivre et ne pèse pas moins de trente à quarante livres ; les colonnes, également en cuivre, mesurent quinze à vingt pieds de hauteur sur un pied de diamètre. C'est un travail prodigieux qui, à lui seul, prouverait l'abondance des mines de cuivre dans la province.

Yun-nan-sen, naguère encore très populeuse et très commerçante, est aujourd'hui bien déchue de sa splendeur. La ville extérieure, en dehors des murailles, était surtout importante et aussi considérable par sa population que par ses

richesses. Quelques-uns de ses faubourgs avaient plus de deux kilomètres de longueur, on y trouvait quantité de portiques, de maisons magnifiques et de pagodes. C'était là que se faisaient toutes les transactions commerciales. Pendant la guerre ces faubourgs ont été complètement rasés, les maisons incendiées, et la population entièrement ruinée a été dispersée de tous côtés.

Aujourd'hui la ville commence à reprendre son ancienne physionomie. Les particuliers reconstruisent leurs maisons, et les autorités relèvent peu à peu les monuments publics. Avant dix ans, cette ville, qui paraissait vouée à la destruction, sera probablement redevenue ce qu'elle était jadis.

Lors de ma première visite à la capitale, la chrétienté de Yun-nan-sen n'était ni nombreuse ni influente, elle se composait d'une trentaine de familles comptant un peu plus d'une centaine d'individus. Car, là aussi, la guerre et ses fléaux ont causé de grands ravages. Bon nombre de néophytes ont disparu dans la tourmente. Autrefois, à la ville et dans les environs, on en comptait de cinq à six cents. Ceux qui ont survécu sont tous des chrétiens de vieille race et se distinguent par leur attachement à la foi dont ils font profession. Plusieurs mêmes ont été torturés et ont porté la chaîne dans les prisons pour le nom de Jésus.

J'étais à peine de retour à Tsao kia-yn que je reçus la visite inattendue de M. Bazin, missionnaire au Kouang-si. Ce cher confrère est, comme on le sait, le successeur à Syllinien du vénérable Chapdelaine, martyrisé pour la foi en 1856. Il se rendait à la capitale du Kouy-tchéou pour y chercher les ressources dont il avait besoin. Mais, les routes étant occupées par les rebelles, il avait dû modifier son itinéraire et se diriger vers le Yun-nan.

Le séjour de M. Bazin à Kiu-tsin fut l'occasion de petites manifestations chrétiennes qui ont eu pour avantage de ranimer la ferveur de nos chers néophytes. Car, comme je l'ai déjà dit, depuis la fin de la persécution, le mouvement des conversions s'était beaucoup ralenti. Nous visitâmes ensemble les diverses stations où il y avait des néophytes, et des catéchumènes et nous eûmes la consolation de voir un grand nombre de familles, et de leur adresser quelques paroles d'encouragement.

Sur ces entrefaites le fils et le cousin du martyr, Tchang-kouang-tsay, emprisonnés injustement, comme on le sait, furent sans jugement remis en liberté. Une ère de paix semblait s'ouvrir pour nous, dès lors les païens se tinrent sur la réserve. Un d'eux, ayant un jour parlé trop haut et d'une manière inconvenante de notre sainte religion, il lui en fut demandé raison sur le champ. Il dut reconnaître son tort et faire les réparations exigées. Dès lors nos ennemis se montrèrent d'assez bonne composition et nous laissèrent jouir de quelque tranquillité.

Un de mes premiers soins à mon arrivée dans le district de Kiu-tsin fut d'établir d'une manière définitive l'Œuvre de la Sainte-Enfance. Les enfants recueillis aux frais de cette admirable Association étaient nombreux. Plusieurs se trouvaient en âge d'être retirés des familles païennes où, à défaut de familles chrétiennes, ils avaient été placés en nourrice et où ils ne pouvaient que prendre désormais de mauvaises habitudes.

Le moment parut favorable pour bâtir un orphelinat. Le Ouang-sien-sen, médecin chrétien, chassé de Ué-tchéou et retiré dans la petite localité de Man-theou-chan, fut mis à la tête de l'entreprise. Les travaux commencés dans le courant de 1870 furent poussés vigoureusement. De plus, quelques familles de la localité et des environs se déclarèrent chrétiennes et se mirent à propager la religion.

C'était de bon augure et on put croire bientôt que l'élan des premiers jours allait reprendre. Plusieurs conversions qui eurent lieu coup sur coup ne firent que confirmer mes espérances. Nous avons la paix, tout allait bien.

Tout à coup la nouvelle du massacre de Tien-tsin arrive et se répand dans toute la province. Bientôt on n'entend plus partout que des bruits sinistres. Les chrétiens vont être massacrés en masse... Les Européens sont proscrits dans tout l'empire... La position devint critique, je tâchai de faire bonne contenance et de soutenir de mon mieux mes néophytes effrayés.

Un jour pourtant la frayeur me gagna comme les autres : le bruit courait, et il paraissait fondé, qu'un certain *Ly ta-jen*, mandarin militaire, devait venir nous cerner et nous prendre

comme dans un filet. Un matin, après ma messe, trois ou quatre chrétiens accoururent pour m'avertir du danger ; ils avaient les larmes aux yeux et croyaient toucher au terme de leur vie.

Je les rassurai de mon mieux tout en constatant que la confiance m'abandonnait moi-même. Je pris à la hâte quelque nourriture et, sous le prétexte d'égayer mes gens et de me distraire moi-même, je proposai une promenade dans la montagne. Inutile de dire que ma proposition fut acceptée avec enthousiasme. On partit comme pour aller à une fête. Hélas ! j'avais le cœur bien gros et l'esprit bien inquiet. En cas d'évènement, j'avais eu soin de me munir d'un peu d'argent.

Ce jour-là encore, nous en fûmes quittes pour la peur. *Ly-ta-jen* ne vint pas. Mais j'avais battu en retraite, ce dont, à la vérité, je ne rougissais guère ; car, dès le lendemain, j'aurais été prêt à recommencer s'il y avait eu la moindre apparence de danger.

Mais il était dit que les premiers mois de 1871 devaient être pour nous, comme tant d'autres, un temps d'épreuves. A peine la colère du *grand homme* Ly nous laissait-elle respirer que je recevais la nouvelle de nos désastres en France, de la bataille de Sedan et du siège de Paris. On m'annonçait en même temps la prise de Rome par les troupes de Victor Emmanuel.

Ces nouvelles auxquelles j'étais loin de m'attendre, car, depuis près d'un an, je ne savais rien des évènements politiques de l'Europe, m'accablèrent, et me causèrent une indigne tristesse. En prévision de l'avenir, il fallait agir avec prudence..., l'argent pouvait d'un jour à l'autre manquer à nos œuvres. Je dus suspendre mes travaux, selon que j'en avais reçu l'ordre de notre provicaire.

Mais le *Ouang-sien-sen*, qui avait compté mener la construction de l'orphelinat à bonne fin, et qui avait plus consulté son cœur que ma bourse, avait fait d'assez gros emprunts et préparé de nombreux matériaux au compte de la chrétienté et au mien. Il me falut en payer de suite la majeure partie : *Ouang* lui-même fut ruiné.

Ce fut un moment bien critique pour moi, je dus pou

vivre emprunter une vingtaine de francs qu'on vint me réclamer le lendemain. Je tombai à la charge de mes chrétiens avec tout mon personnel et celui de la Sainte-Enfance. C'était un fardeau bien lourd et que ces pauvres gens, malgré toute leur bonne volonté, ne pouvaient porter longtemps.

Heureusement M. Fenouil, mis au courant de ma situation, vint généreusement à mon aide et me sauva d'une banqueroute générale. Mes affaires arrangées et mes soucis passés, je fis de nouveau un petit voyage à la capitale où je trouvai comme toujours l'accueil le plus cordial. On rit de mes petites misères et, en me quittant, mon vénéré confrère me dit ces paroles que je n'oublierai jamais et dont je fais le principe de ma conduite : "Quoi qu'il arrive, allez toujours de l'avant, après avoir toutefois consulté Dieu dans la prière et observé les règles de la prudence humaine."

Je m'en retournai affermi et décidé à ne céder jamais devant l'adversité.

CHAPITRE IX.

Le village de Cha-hô.—La famille Fong.—Exactions d'un maire ; sa haine contre les Fong et contre les chrétiens.

Deux ou trois mois s'écoulèrent sans amener d'évènements un peu importants. Un dimanche, à l'approche de la nuit, j'étais à la fenêtre, regardant les chrétiens qui se rendaient à l'oratoire pour chanter les prières. Tout-à-coup je vis deux jeunes gens, à la démarche hésitante, entrer dans ma cour et se diriger vers la maison. Ils cheminaient lentement, eus le temps de considérer leurs traits, qui m'étaient inconnus.

Quelques instants après le catéchiste les introduisit dans sa chambre. Dès qu'ils m'aperçurent, ils se prosternèrent à la mode du pays pour me saluer.

— "Qui êtes-vous ? leur demandai-je.

— "Nous sommes deux frères du nom de Fong, dit le plus grand, beau jeune homme aux traits réguliers, à la figure franche et énergique..., voici mon frère aîné... Notre père et toute notre famille demeurent à Cha-hô."

Cha-hô est un village d'une soixantaine de familles à 5 ou 6 lieues de San-pé-hou.

Je les priaï de s'asseoir.

—“ Voici, Père, reprit le plus grand, en se levant et demeurant debout par politesse ; l'autre jour en revenant du marché, mon frère et moi, nous fîmes route avec des chrétiens. La conversation s'engagea sur la doctrine et ils nous assurèrent que la religion du *Seigneur du ciel* est la seule bonne, la seule véritable... que *pousshas* et pagodes, bonzes et bonzeries, ne sont que superstitions et supercherries... ; qu'eux aussi avaient cru à ces choses, mais qu'ils en avaient reconnu la vanité, et qu'ils n'avaient eu le cœur tranquille qu'après s'être faits chrétiens.

“ Ces paroles nous avaient frappés ; à notre retour à la maison, nous en parlâmes en famille, mais notre père nous imposa silence et nous défendit de nous occuper de cela. Peu après, nous eûmes l'occasion de voir un ami très versé dans les lettres. Nous lui demandâmes s'il connaissait les livres chrétiens : “ Oui, nous répondit-il, la doctrine en est “ admirable. Mais assurément la pratique n'est pas d'accord “ avec la théorie, autrement cette Religion ne serait pas “ persécutée ; tout le monde au contraire devrait l'em- “ brasser. ”

J'écoutais parler ce jeune homme avec autant d'intérêt que de surprise.

—“ Quel est celui qui t'a dit cela ? lui demandai-je.

—“ C'est notre ami et cousin Houang-lao-yé, il nous a même engagés à aller voir ce qu'il en était... voilà pourquoi nous sommes venus aujourd'hui, mon frère et moi.”

J'étais de plus en plus intrigué : ou bien ce jeune homme qui me parlait avec tant d'ingénuité était un rusé flou qui cherchait à sonder le terrain, et à connaître le fort et le faible de la situation ; ou bien c'était une âme de bonne foi qui ne demandait qu'à connaître la vérité afin de l'embrasser.

Je lui fis diverses questions auxquelles il répondit avec beaucoup de franchise et sans embarras. Tous deux fumaient l'opium ; ils me promirent de n'y plus toucher s'ils se faisaient chrétiens.

L'heure de la prière étant arrivée, ils y assistèrent avec tous les fidèles. Le lendemain matin, ils étaient décidés

mbrasser notre sainte Religion, et ils firent leur adoration de grand cœur... puis, en partant, ils s'engagèrent à convertir tous ceux qu'ils pourraient, parmi leurs parents et leurs amis.

Qui sait, pensai-je en moi-même, si le mouvement de conversions ne va pas reprendre comme jadis ! Pourquoi ces jeunes gens, dont l'un surtout me paraissait si candide et si ardent, ne prêcheraient-ils pas avec succès ?

Il me tardait d'avoir de leurs nouvelles. Ne pouvant plus contenir mon impatience, un beau matin, je pars avec mon catéchiste pour visiter mes chrétiens les plus rapprochés de Cha-hô. Nous allâmes dîner tout près, à deux *ly* de ce village, chez notre fervent et zélé Yang-tchouen, qui promit de faire son possible afin de seconder mes projets.

Après notre repas, nous nous dirigeâmes sur Cha-hô. Le bruit des grelots de nos montures eut bientôt donné l'éveil aux habitants. En quelques minutes, la nouvelle de notre arrivée avait fait le tour du village, et à notre entrée dans le bourg, 30 à 40 individus, nos deux adorateurs en tête, étaient là pour nous recevoir. A peine avons-nous mis pied à terre que nous sommes environnés de la foule : hommes, femmes, enfants se pressent autour de nous ; de toutes parts on nous salue, on nous souhaite la bienvenue. Impossible de répondre à tout ce monde. J'étais heureux .. je remerciais le bon Dieu des bonnes dispositions que montraient ces braves gens. Je comptais sur un grand nombre de conversions.

Après avoir pris quelque repos, je visitai toutes les familles du bourg. Fong-téi, le jeune homme que nous connaissons déjà, me présenta plusieurs catéchumènes qu'il avait convertis. Vers quatre heures, nous revînmes chez lui prendre un peu de nourriture, son vieux père et toute sa famille nous traitèrent avec la meilleure grâce. Puis nous quittâmes le village ; j'étais plein d'espoir : la réception si cordiale qui nous avait été faite me donnait toute confiance.

Il ne s'était pas encore écoulé deux jours quand j'appris que Fong avait été jeté en prison à la ville, je crus d'abord à une persécution et grande fut mon anxiété. Bientôt je sus que la religion n'était pour rien dans son emprisonnement. Il avait refusé d'obtempérer aux volontés du maire de la

localité qui, ainsi que cela se pratique souvent, abusant de ses prérogatives et de son titre de fonctionnaire civil, exigeait de ses administrés une certaine somme, soi-disant pour compenser les frais que lui occasionnait l'exercice de sa charge.

Fong-téi, dont l'influence à Cha-hô contrebalançait celle du maire, fit d'abord à ce dernier de justes représentations; mais, ses remontrances n'ayant pas été écoutées, il résolut de tenir tête au magistrat de la localité. Il fallait pour cela une certaine dose d'énergie et d'audace, car ces petits personnages sont parfois de véritables despotes; ils ont leurs entrées au prétoire, dans les mandarinats, et ils n'ont rien à redouter des satellites qui sont souvent leurs complices. On les craint et on les respecte, parce que leur haine est presque toujours fatale.

A peine Fong eut-il signifié au maire, et cela en public, qu'on lui ne devait rien pour l'exercice de sa charge, que celui-ci partit le soir même pour la ville. Le lendemain, cinq ou six satellites venaient prendre le jeune homme pour le jeter en prison. Pendant sa détention, le prisonnier, chrétien d'hier, récitait toutes les prières qu'il avait apprises et surtout le chapelet. Les gardiens lui demandèrent ce qu'il faisait à genoux, parlant entre les dents.

—“ Je prie Dieu, leur dit-il, car je suis chrétien.

—“ Tu es chrétien, toi aussi ?

—“ Oui.

—“ Oh ! nous autres, nous connaissons les chrétiens; il y a peu de temps encore, il y en avait deux ici... (c'étaient Tchang-kouang-tchao et Tchang-ly kouen). Nous ne détestons pas les chrétiens, car nous savons positivement qu'il y a parmi eux de fort braves gens... Mais les chefs sont dangereux, paraît-il.”

Et les satellites, loin de molester Fong à cause de sa religion, se montraient bienveillants à son égard.

Enfin, vint le moment de juger le procès. Accusateur et accusé parurent à la barre du sous-préfet. Les témoins de Fong étaient nombreux. Le maire n'avait trouvé personne pour défendre sa cause.

Le jeune homme prit le premier la parole :

—“ *Ta-lao-yé*, dit-il, on m'a jeté en prison, moi, petit,

parce que notre village a refusé des subsides au maire. Ces subsides, qui les a demandés ? Si c'est le mandarin, comment se fait-il qu'on ne nous ait pas montré la pièce officielle qui les réclame ? si c'est le maire, quels sont ses droits ?

—“ Je n'ai point exigé de subsides, dit le mandarin d'un ton sec ; toi, maire, à quel titre les réclames-tu ?

Le maire balbutia...

—“ Qu'on lui donne deux cents coups de bâton..., dit le juge... ; qu'on lui fasse payer 30 ligatures (250 fr.) et qu'on le jette en prison jusqu'à ce qu'il ait versé tout l'argent.”

Dès le soir du même jour, Fong-téi arrivait à Tsao-kia-yn content et radieux.

—“ Père, dit-il en m'abordant, j'ai gagné mon procès, j'en étais sûr..., le maire est détenu en ma place. Mais le meilleur de l'affaire, c'est que les gens de Cha-hô vont s'enghardir à se faire chrétiens. Le diable a voulu nous jouer un mauvais tour et lui-même se trouve pincé.”

Puis il se mit à me raconter son plan de campagne qui ne consistait en rien moins qu'à convertir tout le village.

—“ Plaise à Dieu que tu réussisses, répondis-je, et prions avec confiance... En attendant, va faire partager ta joie à ta famille et à tous ceux dont tu as défendu les intérêts.”

Cinq ou six jours après, c'était le 25 septembre 1871, Fong-téi arrivait de nouveau avec son frère et deux autres catéchumènes ; ils venaient me chercher pour me conduire chez eux. J'eus bientôt terminé mes préparatifs et me voilà parti. Toute la population de Cha-hô me reçut comme la première fois. Je m'établis dans la famille Fong.

On n'eut pas besoin de battre le tam-tam pour appeler les gens au sermon du soir. Après le souper, tous les hommes du village, avec quantité de femmes, et d'enfants, étaient réunis chez Fong. C'étaient des hommes simples, qui n'avaient aucune objection à faire. Il n'y avait ni bacheliers ni docteurs parmi eux.

Selon qu'on en a l'habitude dans la plupart de nos missions, je développai purement et simplement le décalogue et expliquai ensuite les actes de foi, d'espérance et de charité. Je parlais le premier, mon catéchiste Kia-tchen-kang, reprenait

après moi ce que j'avais dit, ajoutait de nouvelles explications et répondait aux difficultés de chacun.

On écoutait avec un religieux silence et tout le monde approuvait. Dès le premier jour, dix personnes firent leur adoration : le lendemain, il y en eut quinze. Bref, au bout de quelques jours, j'eus à enregistrer 45 nouveaux catéchumènes. L'élan était merveilleux et j'espérais davantage, mais le malencontreux maire fut relâché trop tôt.

Il arriva juste au moment où tout Cha-hô peut-être allait se déclarer chrétien. Par haine de Fong-téi, il arrêta le mouvement. Il avait des amis, des parents dans le bourg et aux environs. Aussitôt de fausses rumeurs sont mises en circulation, c'est toujours la même chose : les chrétiens vont se révolter..., on va faire main basse sur eux... le gouvernement a lancé un édit pour prohiber cette secte. Enfin, tous les moyens que l'enfer peut inventer dans cette circonstance sont mis en œuvre.

Nos pauvres catéchumènes furent effrayés, néanmoins ils persévérèrent, mais ceux qui se disposaient à les imiter cédèrent à la crainte et s'éloignèrent. J'eus beau nier tous les bruits et en menacer les auteurs, tout fut inutile.

Le diable lui-même se mit de la partie, nos néophytes furent épouvantés par des apparitions nocturnes, aucune famille n'en fut exempte. Ils entendaient des bruits étranges dans leurs maisons, et, au moment de leur sommeil, ils étaient comme suffoqués. Dès que la nuit commençait, ils étaient pris de frayeur et j'avais toute la peine du monde à les rassurer.

L'une de ces familles surtout fut grandement éprouvée. Le soir de son adoration, le chef de cette famille avait brûlé ses *pousshas*. Mais à peine fut-il couché que toute la maison fut mise en émoi par des cris sauvages. Pendant quelques instants, ce fut un tintamarre épouvantable. Enfin une voix s'éleva plus puissante que toutes les autres :

—“ Partons, partons, dit-elle, nous n'avons plus rien à faire ici.”

—“ Père, me disait le lendemain ce pauvre néophyte, c'est le diable à coup sûr, je ne couche plus chez moi... ma femme et mes enfants meurent d'épouvante.”

Je me mis à rire : Puisqu'il est parti, lui dis-je, tu n'as plus rien à craindre. " Mais, impossible de lui faire entendre raison.

Le dimanche, après la messe, je fis prendre le bénitier à mon catéchiste, et revêtu du surplis, je m'en allai à travers le village. bénir les maisons des chrétiens. A partir de ce jour, ce fut fini des apparitions et des bruits nocturnes ; tout le monde dormit en paix. Mais les fables débitées contre nous continuèrent leur cours ; n'ayant aucun moyen de les arrêter, nous dûmes les subir et prendre le parti de n'y faire aucune attention.

Quarante-cinq catéchumènes d'un seul coup, c'est beau sans doute, et plaise à Dieu de nous ménager souvent de pareilles faveurs ! Cependant on pouvait s'attendre à quelque chose de plus. Pourquoi ce village, qui paraissait si bien disposé à recevoir le bienfait de la foi, n'est-il devenu entièrement chrétien ? *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei : quam incomprehensibilia sunt judicia ejus et investigabiles viæ ejus !* Adorons cette divine Providence : qui règle toutes choses avec sagesse et dont les mystérieuses dispositions échappent à notre infirmité.

CHAPITRE X

Visite à Pié-té et à Houang-ny-hô. — La secte du Nénuphar. —

Marché de Houang-ny-hô.

Je comptais déjà dans mon district un assez grand nombre de néophytes ; chrétiens baptisés, catéchumènes, ou même simplement adorateurs. Mais il ne suffit pas de jeter la semence dans une terre, d'ailleurs bien préparée ; pour qu'elle donne ses fruits, il faut entourer de soins ce germe qui se transforme peu à peu, devient un grand arbre et se couvre de feuilles et de fleurs. Les âmes des néophytes, pour persévérer dans leur ferveur première, doivent, elles aussi, recevoir des soins tout particuliers ; dans ces pays païens surtout, à cause de ce contact obligé avec toutes les erreurs, toutes les superstitions et tous les vices, il leur faut une foi forte et éclairée, une vertu solide.

L'éducation religieuse des femmes me préoccupait beaucoup, je n'avais personne pour les instruire et les former aux pratiques et aux habitudes chrétiennes ; de là, ce qui pourra paraître extraordinaire, elles étaient en général moins instruites et moins pieuses que les hommes. Sur ces entrefaites, M. Fenouil ayant dû se rendre à la résidence épiscopale, je le priai d'obtenir pour mon district l'envoi de quelques religieuses ou d'autres personnes capables de donner l'instruction nécessaire à mes néophytes, je le priai aussi de demander à Monseigneur un confrère, dont les besoins toujours croissants de ma chrétienté réclamaient la présence.

Depuis mon arrivée à Kiu-tsin, je n'avais pas encore pu visiter la station de Houang-ny-hô qui se trouve à quatre journées d'ici sur la frontière du Koung-tchéou. En attendant le résultat des négociations de notre cher provicaire auprès de Mgr Ponsot, comme je n'avais rien qui me retint, je partis pour cette station éloignée, vers la fin d'octobre (1871), après la récolte du riz, et j'emmenai avec moi mon catéchiste Kia-tchen-kan pour m'aider à prêcher la doctrine.

Après avoir traversé une petite chaîne de montagnes, connue sous le nom de Tong-chan, j'arrivai au milieu des tribus aborigènes ou *Lolos* qui occupent tout le pays compris entre Tchao-thong-fou et Kouan-sy-tchéou, sur la frontière du Kouy-tchéou. Les *Lolos* forment la portion la plus considérable de la population de ce territoire ; çà et là, cependant, on les trouve mêlés aux Chinois avec lesquels ils habitent.

Le premier village que je rencontrai et où je passai la nuit, s'appelle Sy-lieou-chouy, il est la résidence d'un chef *lolo* ou *thou-ssé* nommé Hay ; ce village est fortifié, on y accédait autrefois par des portes monumentales, dont aujourd'hui il ne reste que les ruines.

Rien de plus pittoresque que ce village, il est bâti au sommet d'une petite colline au pied de laquelle s'étend un étang magnifique ; de grands arbres forment tout autour un cadre de verdure.

Nous n'étions qu'à six ou sept lieues de Kiu-tsin et déjà le pays avait bien changé d'aspect. Le lendemain la différence

fut plus accentuée encore. Ce n'était plus la grande plaine, avec ses rizières et ses bosquets : ce n'étaient pas encore les montagnes dénudées et les campagnes sans ombrage, qui font les délices du Chinois. Dans la plaine, les routes sont larges et commodes ; dans les vallons ou sur le flanc des collines, d'immenses troupeaux de chèvres, de moutons et d'animaux de toutes sortes paissent tranquillement et animent le paysage.

Le troisième jour de mon voyage, j'arrivai dans la vallée de Pié-té. Là se trouve une famille chrétienne convertie jadis à Tchen-kiang-fou par M. Dumont. Cette famille, ayant été chassée par l'invasion musulmane, était venue se réfugier dans ces montagnes, dont elle est d'ailleurs originaire.

Elle se compose de neuf personnes ; la vieille mère seule a reçu le baptême. Quoique isolés dans ce pays éloigné, et se trouvant en un milieu tout païen, où jamais la foi n'a été prêchée, elle a toujours persévéré dans sa croyance et dans la fidélité à en remplir les pratiques.

Bien des fois les parents ou les amis de la vieille ont essayé de l'enrôler dans la secte du *nénuphar blanc*, mais elle a toujours rejeté leurs propositions avec horreur : " Plutôt mourir, leur dit-elle, et mourir de misère, que de suivre vos erreurs."

Cette famille habitait le pays depuis quatorze ans, lorsqu'on apprit qu'il y avait des chrétiens tout près de là, à Houang-ny-hô. Grande fut la joie de ces braves gens : la vieille, malgré ses soixante-douze ans, voulut voir par elle-même si ce qu'on lui avait dit était vrai. Elle partit donc avec son fils aîné. Arrivée dans la famille Tchang qui lui avait été désignée comme chrétienne, il ne lui fallut qu'un instant pour reconnaître la vérité de ce qu'on lui avait annoncé. Elle fut traitée comme une mère par les Tchang qui eurent pour elle toutes sortes de prévenances et lui firent mille cadeaux. Elle retourna heureuse chez elle, emportant la promesse que le Père irait la visiter à son premier voyage à Houang-ny-hô.

Comme Pié-té se trouvait sur ma route, je résolus de commencer par là. Je n'avais pas annoncé mon arrivée : personne ne me connaissait, ni ne m'attendait. Mais à peine fus-je descendu de cheval que la bonne vieille vint se jeter à

mes pieds avec toute sa famille, elle joignait les mains, et pleurait à chaudes larmes.

—“ Père, disait-elle, que le bon Dieu soit béni !... nous avons attendu si longtemps ...! je craignais de mourir sans confession et de voir tous mes enfants demeurer sans le baptême !... Aujourd'hui je sens bien que le bon Dieu a eu pitié de nous.

—“ Levez-vous tous, leur dis-je tout ému, ayez confiance, Dieu n'abandonne jamais ceux qui le craignent et le servent. ”

Cette pauvre famille vivait tout à fait dans la solitude, et était peu connue dans le pays, cependant le malheur ne l'avait pas épargnée. La maison qu'elle habitait venait d'être la proie des flammes avec tout ce qu'elle contenait ; il lui avait fallu se construire en toute hâte une hutte misérable, couverte en chaume, qu'elle habitait, réduite au plus grand dénûment.

Presque dans le même temps, la femme du fils aîné était morte, après avoir reçu, toutefois, le baptême à ses derniers moments.

Des dettes et deux procès par suite de ces dettes avaient plongé ces pauvres gens dans la misère ; ils avaient peine à se procurer la nourriture de chaque jour.

Notre arrivée fut, dans cet intérieur désolé, comme un rayon du soleil au milieu de la tempête. Tout le temps que dura la visite, nous achetâmes ce qu'il fallait pour nourrir tout le monde, ce qui ne se fait pas d'ordinaire chez nos chrétiens : ceux-ci entretiennent le Père pendant la visite. Puis nous entrâmes en composition avec les créanciers qui furent obligés de rabattre beaucoup de leurs prétentions et qui finirent par nous faire d'importantes concessions. Cela permit à nos chers chrétiens de se relever peu à peu, et aujourd'hui, avec de l'économie et du travail, ils n'ont rien à demander et vivent honorablement. Nous comptons sur eux pour fonder une station dans le pays qu'ils habitent. Espérons que Dieu bénira nos desseins.

Je restai là dix jours, autant pour enseigner la doctrine à ces braves gens que pour étudier la localité et voir s'il serait possible d'y faire quelques prosélytes. Une foule de païens,

riches et pauvres, vinrent me voir et me firent de grande promesse ; mais je trouverai chez eux peu de dispositions à la foi.

La contrée tout entière est infectée de *Tsin-lien-kiao* ou sectateurs du *nénuphar*, ennemis jurés du christianisme. Deux de leurs chefs me rendirent visite et tout naturellement nous eûmes ensemble une discussion sur la religion.

Tout en reconnaissant la vérité de nos dogmes et la sainteté de nos préceptes, ils prétendaient que les leurs ne leur sont pas inférieurs ; qu'outre les commandements, qu'ils sont tenus d'observer comme nous, ils doivent de plus gravir l'échelle des dix perfections (fatras d'observances ridicules dont ils me donnèrent le détail fastidieux).

“ Enfin, ajoutèrent-ils, nous gardons une abstinence absolue, nous interdisant l'usage de toute chair et de toute boisson fermentée ; en un mot, nous épargnons tout ce qui a eu vie, et c'est là notre plus grand mérite pour le temps à venir.”

J'eus parfaitement raison de tout cela, et ils furent contraints d'avouer que toutes ces œuvres extérieures, toutes ces observances sont vaines sans la charité du cœur. Deux vertus surtout les déconcertèrent : l'humilité et la chasteté ; leurs dix-huit perfections étant muettes sur ces deux vertus toutes célestes et complètement inconnues des païens.

Mais l'existence de l'âme individuelle, destinée suivant ses mérites au bonheur ou au malheur éternel, leur parut surtout étrange, scandaleuse même, car ils admettent la métempsycose ou la transmigration des âmes. “ L'âme bonne, disaient-ils, obtient sa récompense après la mort en transmigraut dans un corps plus beau et mieux doué... l'individu aura la puissance et la gloire en partage... ; l'âme moins méritante transmigraut dans une classe inférieure. Voilà pourquoi nous ne tuons pas les animaux et nous n'usons qu'avec le plus grand respect de tout ce qui a eu vie.”

— “ Vos paroles ne sont pas sérieuses, leur dis-je... ; sans aucun doute vous voulez badiner.”

— “ Mais non... voyez nos livres...”

En ce moment, leurs domestiques amenaient leurs chevaux pour partir.

— “ Arrêtez un instant, leur dis-je ; pour qui sont ces chevaux ? ”

— “ Pour nous. ”

— “ Et vous osez vous en servir ? ”

— “ Pourquoi pas ? ”

— “ Et si l'âme de vos parents avait transmigré dans leur corps !... que deviendrait le précepte : *Tes père et mère tu honoreras ?...* ”

Tout le monde partit d'un éclat de rire... ; mais les deux frères ne riaient pas, ils s'en allèrent à pied et depuis je ne les ai plus revus.

Cette secte des *Tsin-lien kiao* ou *Pè lien-kiao*, car elle a plusieurs fois changé de nom, est ce qu'il y a de plus difficile à convertir. C'est une sorte de *franc-maçonnerie* qui aurait pour but, dit-on, de renverser la dynastie actuelle. Aussi a-t-elle été toujours l'objet des plus sévères édits et des poursuites les plus rigoureuses.

Sous l'apparence du bien et à l'ombre des principes humanitaires, elle enrôle une masse d'individus qu'elle initie à ses mystères, mais cela se fait graduellement, selon le degré d'intelligence et de bonne volonté de ses adeptes. Beaucoup même parmi ses initiés ne comprennent qu'imparfaitement le but primitif de la secte et se préoccupent fort peu des visées politiques.

Ce qu'il y a de plus clair aux yeux du vulgaire, c'est que l'initiation à cette société secrète peut être un acheminement à la fortune. La place de maître surtout est lucrative et les premiers chefs deviennent opulents. Quant aux sectateurs de 3^e ordre, on leur promet richesses et honneurs ; mais, en attendant que richesses et honneurs viennent, on leur fait payer bien cher leurs espérances.

Cette secte du *nénuphar blanc*, qu'on appelle aussi secte des jeûneurs, a été souvent confondue par les Chinois avec la religion chrétienne, et quelques-unes des persécutions qui ont affligé l'Eglise de Chine ont été motivées, ou tout au moins occasionnées, par des édits lancés contre cette secte.

Aujourd'hui personne ne s'y trompe... peuple et mandarins savent fort bien que la secte du *nénuphar* et la religion du *Maître du ciel* sont deux choses absolument distinctes.

Néanmoins, par une contradiction inexplicable, le discrédit qui se trouve jeté sur la religion chrétienne par suite de cette confusion, est beaucoup plus considérable que celui qui pèse sur la secte révolutionnaire et athée du *nénuphar blanc*.

Après avoir porté un peu de consolations au milieu de nos braves néophytes de Pié-té, nous partîmes pour la station de Houang-ngy-hô, qui n'est éloignée de la première que d'environ 60 *lys* (6 lieues). La route est très pittoresque, mais aussi très pénible et parfois même dangereuse.

Enfin, vers midi, nous débouchions par un étroit vallon dans la plaine de Houang-ngy-hô. Je fus tout d'abord frappé de l'animation qui régnait aux alentours. C'était jour de marché, de toutes parts les gens affluaient et les rues du bourg étaient déjà encombrées.

Il faut avoir traversé un marché chinois pour se faire une idée de tout ce *brouhaha*, de ce tumulte, de ce tapage. J'avais toutes les peines du monde à me frayer un passage à travers la foule, quand tout-à-coup, un homme de haute taille, à la figure énergique, ornée de fortes moustaches noires, se fait jour à travers la cohue et arrive jusqu'à moi. Il saisit aussitôt mon cheval par la bride et me crie : " Père, laissez-moi vous conduire." Je fis un signe de tête, car j'avais reconnu un chrétien.

Mais nous étions encore loin de la maison où je devais loger, la marche était pénible et, tandis que mon guide improvisé faisait de son mieux pour m'ouvrir un passage, j'avais tout le loisir de considérer la variété des costumes et des figures.

Ici c'est un groupe de femmes *lolos*, aux larges épaules, à la forte corpulence, la tête couverte d'énormes turbans verts, roulés en spirales. Là on voit des *Tchong-kia*, vêtues de longues jupes plissées et traînantes ; un veston noir et court, fendu en forme de cœur sur la poitrine, dessine leur taille vigoureuse ; plus loin, ce sont des *Lao sou*, en tenue de campagne, à la robe flottante, aux pieds nus, à la tête surmontée d'un large voile bleu, plié en quatre et retombant négligemment de chaque côté. Puis viennent je ne sais quelles dames *miao-tsé*, la tête couverte d'une mitre ayant la forme d'un cône arrondi et magnifiquement brodée. Ailleurs d'autres

femmes *miaó-tsé* de tous les costumes et de toutes les couleurs... *miaó* noirs, *miaó* fleuris, *miaó* à cornes. Au milieu de tout ce monde circule *cahin caha* la matrone chinoise, au pied bot, à la voix criarde ; son *pa-tsé* blanc (mouchoir que les femmes chinoises du Yun-nan portent sur la tête) tranche sur toutes les autres couleurs. Je ne parle que des femmes ; car les hommes de toutes ces tribus sont vêtus à la chinoise.

Je visitais Aouang-ngy-hô pour la première fois ; mais, au premier coup d'œil, je fus satisfait. C'étaient tous de vieux chrétiens à la foi robuste ; en outre, ils tenaient un certain rang dans le pays. Ces trois frères forment, en effet, une des familles les plus puissantes, sinon les plus riches, de ce bourg qui ne compte par moins de 3,000 âmes.

Je fis une visite en règle... tous les jours, messe, prières, catéchismes auxquels tout le monde assista avec la plus grande exactitude. Je trouvai ces chrétiens parfaitement instruits, fervents, dévoués au missionnaire et d'une obéissance exemplaire.

Pendant mon séjour à Houang-ngy-hô, les principaux de l'endroit vinrent me voir à plusieurs reprises. Toutes les fois que je sortais, bon nombre de jeunes gens me faisaient cortège. Ma table, quand je prenais mes repas, était toujours entourée d'une vingtaine de personnes : c'est si rare et si intéressant de voir un Européen manger ! Il y avait certainement de la curiosité en tout cela, néanmoins jamais ces braves gens n'ont cessé de me témoigner beaucoup de respect et de déférence.

Pendant que j'étais dans la famille Hô à Pié-té, j'avais entendu vanter la générosité autant que les richesses d'un chef *lolo* nommé Long. Ses bonnes œuvres lui avaient valu le surnom de *grand homme de bien*. Il était connu à dix lieues à la ronde et sa maison était le rendez-vous de tous les malheureux.

Ce qu'on m'avait dit à son sujet m'avait bien paru quelque peu exagéré, mais ma curiosité était éveillée. La famille Tchang m'ayant confirmé les récits qu'on m'avait faits, je résolus de visiter ce *lolo*. Qui sait, me disais-je en moi-même, si les bonnes œuvres de cet homme de bien ne lui auront

pas obtenu la grâce du salut, en attirant sur lui les regards miséricordieux de la divine Providence !

Il ne demeurait qu'à six lieues de Houang-nyg-hô, non loin de la route que nous devions suivre au retour. Je partis plein d'espoir et comblé de marques de respect et d'affection par mes chrétiens. Le gendre de la vieille Hô de Pié-té, nommé Lieou, et un jeune homme du même nom, originaire de Lo-my-so, m'accompagnèrent. Tous deux avaient eu des relations avec Long et ils se faisaient un plaisir de me présenter à lui.

La pluie nous prit au sortir de Houang-nyg-hô et alla toujours en augmentant. La route, qui faisait quantité de détours pour atteindre le sommet de la montagne, était détrempée et glissante. Les chevaux avaient peine à marcher, de sorte que nous mîmes deux heures à faire cinq *ly*, c'est-à-dire une demi-lieue.

L'autre versant de la montagne fut plus facile, le chemin était pavé, mais les grandes herbes qui bordaient les deux côtés du sentier ruisselaient d'eau, nous fûmes bientôt trempés jusqu'aux os. Le froid était humide et pénétrant, ce qui ne nous empêchait pas de marcher avec entrain.

Il allait faire nuit quant nous arrivâmes au village de Ngié-ouan-eul, non loin duquel demeure Long *ta-hanen*. Apercevant au milieu des ondulations du terrain un mamelon plus élevé et ombragé de grands arbres, au sommet duquel brillait une lumière :

— “ C'est sans doute là haut qu'habite l'homme de bien, ” demandai-je ?

— “ Non, Père, ce que l'on aperçoit est une pagode qu'il a construite ; il y entretient deux bonzes ; pour lui, il demeure plus bas... ”

J'envoyai alors le Lieou de Pié-té en avant porter ma carte. Nous contournâmes le mamelon et longâmes un étang, mais nous n'arrivions toujours pas. En ce moment, la brume devint plus épaisse, et pour comble de malheur, la nuit était venue et nous étions égarés. Nous marchions au hasard depuis quelque temps et sans savoir où nous allions, quand un bruit de grelots se fit entendre sur notre droite, puis bientôt arrivèrent au galop deux cavaliers montés sur des chevaux blancs.

— “ *Mon frère aîné*, criai-je au premier, peux-tu nous dire où demeure Long, le grand homme de bien ? ”

A ce nom vénéré les deux cavaliers s'arrêtent.

— “ Vous allez chez lui ? demandent-ils. ”

— “ Oui. ”

— “ Vous vous êtes trompés de chemin, prenez cette route, puis tournez à droite... vous y serez dans quelques minutes. ”

Vingt minutes après, nous franchissions, en effet, une grande porte et parvenions devant un perron. A peine avais-je mis pied à terre qu'un jeune homme, ayant ma carte à la main, se présenta et m'invita à monter.

Arrivé dans la pièce du milieu, le jeune homme me fit le salut à la chinoise, en joignant les mains et les portant au front. Je lui rendis son salut et lui demandai si j'avais l'honneur de parler à Long *ta-chan-jen*.

— “ *Pou-kan, Pou-kan* (c'est-à-dire je n'ose pas, je ne suis pas digne), répondit-il vivement. Mon frère est absent depuis cinq à six jours et ne doit pas rentrer avant un mois. ”

— “ C'est égal, repris-je, tu diras à ton aîné que moi, homme de l'Occident, attiré par sa bonne renommée, je me suis détourné de ma route pour venir le saluer... les hommes de bien sont si rares en ce temps-ci !... ”

Pou-kan, Pou-kan, répondait toujours le jeune Long ; qui oserait se dire un homme de bien ? ”

Pendant ce temps mon monde était entré avec les bagages.

— “ Excusez mon sans-façon, dis-je à mon hôte, j'ai l'air de m'imposer... le désir que j'avais de connaître les grandes vertus de votre famille m'a fait venir vous demander l'hospitalité pour une nuit. ”

Toujours le jeune homme répondait *Pou-kan, Pou-kan* (je ne suis pas digne).

Il me conduisit alors dans une pièce voisine : c'était une grande salle carrée, pavée de briques ; des panneaux de bois peints ornaient les murailles ; un lit dans une alcôve, une table et des chaises meublaient cet appartement digne du moyen-âge. Au milieu était un trou carré, dallé en pierres de taille, et rempli de charbon de terre enflammé qui chauffait la pièce. Tout le monde s'en approcha avec plaisir, car nous étions trempés et transis de froid. Trois ou quatre

vieux *lolos*, serviteurs de la maison, qui occupaient la place, nous la cédèrent aussitôt.

En attendant le souper, le jeune Long vint s'asseoir auprès de nous et nous tenir compagnie. Il causait surtout avec mon lettré ; je m'aperçus bientôt qu'il était presque sans instruction ; à peine s'il connaissait quelques caractères. Mais, en ravanche, il était inscrit pour les examens militaires, il voulait prendre ses grades, sans avoir cependant l'intention d'occuper jamais un poste mandarinal(1). C'est, en effet, un honneur que recherchent tous les fils de famille ; ils ont un globule qu'ils peuvent à l'occasion mettre à leur bonnet, cela suffit à leur ambition.

Bientôt on nous servit un dîner copieux... la faim nous pressait. Aussi, mes gens dévoraient les mets avec une avidité insatiable, les bols de riz se vidaient comme par enchantement, tandis que les plats arrivaient et repartaient avec une rapidité incroyable. Nos bons *lolos*, qui trottaient de la cuisine à la salle avaient un air étonné qui voulait dire :

Mais ces gens-là n'ont pas mangé depuis trois jours

Après le repas la conversation ne fut pas longue. Chacun fit sa prière et se coucha, moi sur le lit et mes gens dans leurs couvertures autour du foyer.

Le lendemain, il était grand jour quand je me réveillai. En un instant tout le monde fut sur pied. Je dis à mon domestique de seller les chevaux.

En voyant nos préparatifs, le jeune Long accourut aussitôt. Il me pria de rester, disant qu'il était impossible de se mettre en route par un temps pareil (la pluie, en effet, n'avait pas cessé), et que, d'ailleurs, fit-il beau temps, il ne me laisserait partir qu'après déjeuner.

Il fallut me rendre à ses raisons. Je profitai de ce délai pour examiner un peu le logis de mon illustre amphytrion. La grande cour, par laquelle nous étions entrés la veille, était propre et bien tenue. L'habitation est entourée de grandes murailles épaisses de cinq pieds et hautes de vingt à l'extérieur, tandis qu'elles s'élèvent seulement à quatre pieds

(1) Etant de race *lolo*, il pouvait difficilement prétendre à un grade mandarinal. Mais, comme tous les Chinois, les *lolos* peuvent concourir aux examens et prendre les titres de bacheliers... etc., civils ou militaires.

au dessus de la cour : elle a l'aspect d'une véritable forteresse. La maison du maître, bâtie en pierre de taille, mesure trente pas de long. Elle n'a qu'un rez-de-chaussée très élevé, auquel on accède par un large perron d'une douzaine de degrés. De vastes fenêtres et de grandes portes à deux battants donnent à la construction l'aspect d'un castel du moyen-âge.

A gauche, à une certaine distance du manoir, se trouvent les dépendances où s'agite tout un monde de serviteurs (1) ; à droite, les écuries où une demi-douzaine de valets soignent un nombreux bétail et sept ou huit chevaux, dont la forme n'a rien d'extraordinaire, mais dont le poil luisant et le corps replet indiquent qu'ils sont à bonne étable.

Après avoir jeté partout un coup d'œil, en dépit des aboiements de cinq à six dogues acharnés à me suivre, je vins me promener sur la terrasse. Au-devant du perron de cette vaste esplanade où 200 hommes pourraient manœuvrer à l'aise, on jouissait, malgré la pluie, d'une vue superbe. Un village que je n'avais pas aperçu la veille, s'étend au pied de la forteresse. Au-delà, l'œil se promène çà et là dans des vallons boisés et semés d'habitations rustiques.

Evidemment le maître de céans n'est pas insensible aux charmes d'un beau site ; il a su choisir le lieu de son pèlerinage ici bas, pour y passer ses jours en faisant le bien. J'ai d'ailleurs remarqué que toutes les habitations des chefs et des riches *lolos* sont situées dans des positions aussi belles qu'avantageuses ; les forêts ou les parcs qui les entourent leur donnent un aspect particulièrement grandiose.

Après le déjeuner, mes gens ayant fait leurs préparatifs, j'ordonnai de partir. Mon catéchiste présenta de ma part une gratification aux domestiques de la maison, mais le jeune Long, qui se trouvait là, les empêcha d'accepter. Ne sachant que lui offrir à lui-même, je pris deux médaillons en ivoire dans lesquels étaient incrustées des vues de Paris et les lui présentai. Il les reçut volontiers et se mit à les considérer attentivement, l'un après l'autre, et selon mes

(1) Le personnel d'une maison de chef *lolo* est toujours considérable : sans parler des scribes, des hommes d'affaires et des familiers, les seuls esclaves des deux sexes formeraient à eux seuls tout un village.

indications. Enfin nous nous fîmes le grand salut d'usage et je pris congé du seigneur de Ngié-ouan-eul.

J'étais triste et rêveur en partant. "Si, me disais-je, cet homme dont la bienfaisance est vantée au loin, pouvait devenir chrétien, quelle belle mission à établir dans cette contrée ! Usant de son autorité, de son influence et de ses richesses, que ne pourrait pas cet homme pour la conversion des lolos et le salut des âmes !" Mais hélas ! il est partout si difficile de convertir les heureux du siècle.

CHAPITRE XI

Visite à Lo-my-so. — La pancarte chrétienne. — Une nuit à Ouen-tchang.
— Les brigands. — Retour à Tsao-kia-yn.

La pluie, à notre départ, continuait de tomber et le brouillard devenait toujours plus épais. En rejoignant mes gens qui avaient pris les devants, je leur demandai quelle route il fallait suivre. Tout le monde fut d'avis de retourner chez Lieou-tayé, à Pié-té, dont nous n'étions éloignés que de 15 à 20 *ly* et d'y attendre le beau temps.

Quittant alors la grande route, nous prîmes à travers champs. Les sentiers, détremvés par deux jours de pluie, étaient affreusement difficiles, surtout aux descentes. Chevaux et cavaliers se tiraient encore d'affaire, mais les pauvres piétons faisaient des efforts surhumains pour s'accrocher à toutes les aspérités du sol et ne pas rouler à chaque pas avec leur petit bagage. Il ne nous fallut pas moins de cinq heures pour faire deux lieues.

La famille Ho fut heureuse de nous revoir : nous ramenions la joie et l'aisance avec nous. Le temps passa bien vite dans leur maison hospitalière. Enfin un beau matin le soleil se leva radieux, tout le monde dit : Partons. Le Lieou de Lo-my-so était le plus pressé et le plus content, car c'était chez lui que nous allions.

Au lieu de suivre la route ordinaire qui nous demandait deux jours de voyage, Lieou nous fit prendre la traverse et nous conduisit par des chemins qui paraissent n'être fréquentés que par le daim ou la panthère. Nous n'éprouvâ-

mes toutefois aucun accident, nous en fûmes quittes pour quelques lambeaux d'habits et de couvertures que nous laissâmes accrochés aux pierres et aux ronces du sentier. Vers trois heures, nous arrivions aux frontières du Kouy-tchéou et nous apercevions Lo-my-so perché sur une colline et ombragé de grands arbres séculaires.

Un arc de triomphe en pierres se dresse à l'entrée du bourg, qui est un des plus propres et des mieux situés que j'aie vus en Chine. Les rebelles l'ont toujours épargné, bien que leur camp ait été longtemps à Siu-tchen, à deux jours de distance seulement. Ils ont ravagé tout le pays environnant et fait des incursions jusque près de Lo-my-so; mais il n'ont jamais osé attaquer cette localité ni en rançonner les habitants.

Lieou et sa femme sont les seuls chrétiens de l'endroit. Jusqu'alors ils avaient pratiqué leur religion en secret, sans dire à personne qu'ils adorent le *Seigneur du ciel*. Mais, le soir même de notre arrivée, mon lettré, à la prière de Lieou, écrivit des *touytsé* (inscriptions) chrétiennes et les afficha à la porte extérieure de la maison.

Ces *touytsé* sont des sentences rythmées, écrites en gros caractères sur du papier de couleur, et que chacun placarde au lieu le plus apparent. Il y en a de différents genres. Mais, pour les chrétiens, ce sont des exhortations à la vertu. Pour les païens, ces sentences sont plus ou moins prétentieuses et, en général, extraites des livres classiques. Il y en a pour toutes les professions, pour tous les états de la vie, pour toutes les conditions et pour toutes les opinions.

L'un trouve que la santé est le plus grand bien qui se puisse désirer, et il l'affiche sur la porte, pour la faire venir sans doute. Un autre prétend que ce sont les richesses, et il le placarde en gros caractères, afin que la fortune en passant lise la réclame et s'arrête par reconnaissance. Un troisième enfin proclame que le bien suprême consiste dans les honneurs et les dignités, mais sans profit le plus souvent hélas! pour lui et pour sa postérité.

Le lendemain donc, tout le monde à Lo-my-so put lire que Lieou, le marchand forain, était chrétien. C'était justement jour de marché et les gens affluaient de tous côtés. Beaucoup s'arrêtèrent devant la porte pour lire les sentences nou-

vement écrites. Le plus grand nombre cependant passa sans les remarquer. Il y eut quelques malins qui trouvèrent la chose plaisante. Ils avaient entendu parler de la religion chrétienne et, ne la connaissant que par les préjugés communément répandus, ils croyaient, par conséquent, à toutes les fables qui se débitent contre les chrétiens.

— “ Comment ! un chrétien à Lo-my-so !... c'est par trop fort.”

Bien vite on va à la recherche de Lieou qui se trouvait sur le marché.

— “ Tu es chrétien, toi ? ” lui dit quelqu'un.

— “ Certainement, je le suis et depuis longtemps. C'est d'aujourd'hui seulement que tu le sais ? ”

— “ Ah ! tu es chrétien ; eh bien, arrive qu'on te coupe la tête.”

— “ Alors on nous la coupera aussi à nous... répliquèrent cinq à six hommes qui se trouvait près de Lieou... Pourquoi ne pas commencer tout de suite ! ” et ils s'approchèrent de leur interlocuteur.

Celui-ci, surpris, recula et gagna prudemment le large avec ses compagnons. Ceux qui venaient de fermer ainsi la bouche à ces insolents n'étaient autres que les gens qui m'avaient accompagné à Lo-my-so. Ils vinrent peu après me conter l'incident. Je dis à Lieou d'être prudent, mais de n'avoir pas peur. Je l'assurai que, si quelqu'un lui cherchait querelle au sujet de sa religion, j'aurais recours aux autorités locales.

Le soir du même jour, deux individus de l'endroit vinrent faire leur adoration, sans redouter la persécution. En partant, je laissai un de mes chrétiens pour enseigner les premiers éléments de la doctrine aux nouveaux catéchumènes et pour voir comment iraient les choses.

Tout alla assez bien. Les chrétiens, grâce à Dieu, ne furent pas persécutés, mais les conversions ne furent pas nombreuses. Aujourd'hui cette petite station, dépendante du Kouy-tchéou, est administrée par nos confrères de cette mission.

Jé m'en retournai par Pin-ngy-shien, ville de 3^e ordre du ressort de Kiu-tsin-fou et très avantageusement située dans une belle plaine. Je traversai toute la ville qui me parut

fort tranquille, peu habitée et peu commerçante; les gens se montrèrent polis et complaisants pour moi.

De Pin-gy-shien à Ouèn-tchang, il y a deux bonnes journées. Ce dernier endroit est un grand bourg de 1,000 à 1,200 familles, situé sur le penchant d'une montagne, au milieu d'un pays très accidenté, et à 200 *ly* environ de Kiu-tsin-fou.

Ouèn-tchang, comme l'indique son nom, est célèbre par ses mines de zinc. Chaque jour de nombreuses caravanes d'hommes et de chevaux arrivent par les deux routes qui la traversent et s'en retournent avec un chargement de zinc. Il s'est fait un commerce considérable.

Il y a deux mines : l'ancienne qui est toujours exploitée mais qui fournit du minerai en moindre quantité que la nouvelle, ouverte depuis une trentaine d'années environ. Lors de mon passage, cette dernière donnait encore d'énormes bénéfices; il paraît que, depuis quelques années, elle perd de son importance. Après avoir épuré le minerai de zinc, les Chinois le coulent en briques, longues d'un pied sur un demi-pied de largeur. C'est un métal blanc, plus dur et plus léger que le plomb.

Plusieurs fois déjà, j'avais traversé Ouèn-tchang : personne n'avait fait attention à moi. Mais, cette fois, en arrivant à l'auberge, je la trouvai pleine de commerçants de Kiu-tsin qui me reconnurent et vinrent me souhaiter le bonjour. Le bruit se répandit aussitôt qu'un Européen était descendu à l'auberge.

Ce doit être une chose bien curieuse qu'un Européen, surtout à Ouèn-tchang ! De tous côtés la foule accourt et se presse dans la cour de l'auberge où je me trouve, attendant qu'on me prépare une chambre :

— “ Où donc est l'Européen ? ” crie-t-on de toutes parts.

— “ Mais c'est moi qui suis l'Européen, ” leur dis-je en riant.

— “ Vous !... allons donc... vous parlez le chinois... vous êtes un homme du *grand empire du milieu*. ”

Je laissai là les curieux et montai à la chambre qu'on m'avait préparée. Mais la foule arrivait toujours plus grande et plus tumultueuse. Je ne m'en préoccupai pas davantage et, malgré le bruit, je me mis à souper.

Je venais d'achever mon repas quand, tout à coup, il se fit un grand silence autour de nous. Un domestique vint bientôt me prévenir que trois *Sien-sen* (personnages de distinction) demandaient à me voir. C'étaient les gros bonnets de l'endroit, qui désiraient s'entretenir avec moi. J'ordonnai de les introduire.

La porte s'ouvrit aussitôt et trois individus, élégamment vêtus, se présentèrent avec aisance. Le plus âgé pouvait avoir 45 ans et les deux autres de 20 à 25 ans. Après avoir fait trois pas, ils me saluèrent suivant les rites avec un merveilleux ensemble. Je répondis par le même geste que je fis avec la même solennité.

— “ Daignez vous asseoir,” leur dis-je, et pendant qu'on leur sert le thé, le plus âgé se lève et me faisant une petite inclination :

— “ Nous avons entendu dire que vous êtes du grand royaume d'Occident... C'est un bonheur pour nous que votre passage ici.”

— “ *Pou-kan, pou-kan* (je ne suis pas digne),” leur dis-je de l'air le plus modeste, en m'étudiant à imiter le jeune chate-lain de Ngié-ouân-eul.

— “ Vous êtes sans doute envoyé pour affaires publiques ? reprit mon interlocuteur : l'Empereur vous a confié une mission ? ”

— “ Je suis, en effet, envoyé pour affaire très importante ; tiens, lis plutôt cette pièce.”

Il se fit alors un silence solennel, la foule me regarda avec une surprise mêlée d'épouvante. Je compris que je venais de grandir de cent coudées à ses yeux. Je devais être un grand homme à coup sûr, les petites gens n'ont pas coutume d'avoir de pareilles pancartes.

Pendant ce temps, l'obligeant personnage lisait avec lenteur et recueillement le passeport écrit en français et en chinois que nous délivre la Légation de France à Péking, et qui n'est autre que la reproduction des articles du traité de 1860, concernant la religion.

Quant il eut fini, il me remit la pièce et s'inclinant profondément :

— “ Je vois, dit-il, que vous êtes Maître de religion et l'Empereur vous protège.”

— “ Tu dis très bien, et cela prouve que ma religion est bonne ; qui oserait dire que ce qui est approuvé par l'Empereur est mauvais ?...”

— “ Personne, personne ; ” répondit-il vivement, pendant que la foule donnait des signes d'assentiment.

Puis la conversation s'engagea sur l'Europe, sur les provinces de la Chine que j'avais parcourues. Les deux jeunes *Sien-sen* surtout étaient intarissables dans leurs questions. C'étaient deux fils de familles riches et puissantes dans la contrée. Ils étaient tous deux grands fumeurs d'opium, faiseurs d'embarras et curieux au possible.

— “ Vous allez passer trois ou quatre jours avec nous, me dirent-ils ; chacun de nous vous traitera à son tour et vous verrez que l'on s'amuse bien dans ce pays ; on y trouve tous les agréments de la vie aussi bien qu'à la capitale.”

— “ Merci, merci, je suis pressé, il faut que je parte demain ; mais soyez sûrs que je me souviendrai de vous.”

— “ Voyons, restez au moins un jour parmi nous, pour nous enseigner votre précieuse doctrine.”

Assurément si j'avais une raison de rester à Oüen-tchang, c'était bien celle-là ; mais outre que je n'avais aucun espoir d'y prêcher avec fruit pour le moment, j'étais pressé de partir. Je me contentai de leur promettre de revenir bien tôt et qu'alors nous aurions tout le loisir de nous voir et de converser ensemble.

Comme il se faisait tard et que j'avais grand besoin de sommeil, mes élégants visiteurs comprirent qu'il était temps de se retirer, ce qu'ils firent en gens bien appris. Déjà la foule les avait devancés et s'était dissipée à mon grand contentement. Nous pûmes dormir à l'aise.

Le lendemain, nous partîmes dès le matin et avant que nos amis de la veille fussent sur pied. Nous allâmes coucher à dix lieues de là, dans un grand bourg où personne ne voulait nous héberger. Il fallut nous imposer dans une famille qui, du reste, fut bientôt dans les meilleurs termes avec nous.

Pendant que mes gens préparaient le souper et que je récitais le bréviaire assis sur mes couvertures, on voyait deux individus à la mine plus que suspecte rôder devant la porte et jeter sur nous des regards furtifs. Enfin ils se décident à entrer, et sans dire un mot, sans faire un geste, ils vont s'accroupir devant le feu et se mettent à bourrer leurs pipes.

La pipe allumée, ils se retournent nonchalamment sur leurs talons et commencent à nous considérer de cet œil hébété, mais sournois, qu'on ne rencontre qu'en Chine.

A la fin, l'un d'eux, grand gaillard, à la tournure débraillée, à la tête couverte d'un feutre jadis blanc, dont les bords, noircis par l'usage, sont rabattus sur les yeux, se recueille entre deux bouffées de pipe et demande à mon domestique où nous allons ;

— “ A la chasse aux brigands, ” répond celui-ci.

Nos deux visiteurs se mettent à rire de ce rire niais, particulier à cette race de gens sans aveu, capables de tous les coups et dignes de toutes les cordes. Ils virent que nous n'étions pas d'humeur à entrer en conversation et ils sortirent au bout d'un instant avec le sans-façon avec lequel ils étaient entrés.

Nous connaissions le pays, nous savions que c'est un repaire de bandits qui attaquent à main armée des caravanes entières. Une forêt que nous devons traverser dans la matinée du lendemain, était surtout mal famée. Il ne se passe pas de mois qu'on n'entende dire que des voyageurs y ont été dévalisés et assommés.

Avertis par la visite que nous venions de recevoir, nous primes nos précautions et, nous recommandant à la bonne Mère, nous partîmes le lendemain au point du jour, décidés à vendre chèrement notre vie. Heureusement, nous chemînâmes sans accident, personne ne se présenta pour nous attaquer.

J'ai remarqué que le charbon abonde dans toute cette zone que nous venions de parcourir. C'est précisément des environs de Long-tan-ho que l'on tire la houille qui se brûle dans le district de Kiu-tsin ; la quantité en est énorme, car il n'y a presque pas d'autre combustible dans le pays, le bois y étant rare et coûtant fort cher.

A trente *ly* plus loin, nous passâmes près d'une source d'eaux thermales sulfureuses, dont j'avaï beaucoup entendu parler. L'eau y est presque bouillante et jaillit en plusieurs endroits. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que les rivières des environs sont exceptionnellement belles.

Le soir de ce même jour, je rentrai chez moi, bien fatigué, après trente-quatre jours d'absence.

J'ai voulu raconter tout au long ce voyage, afin de donner une idée de la manière dont se fait la visite des chrétiens dans le haut Yun-nan et surtout dans le district de Kiu-tsin. Or, c'est suivant les espérances que nous avons et les bonnes dispositions que nous remarquons dans les pays par lesquels nous passons, que nous tâchons de fonder de nouvelles stations ou de développer celles qui existent déjà. Ainsi, plus d'une fois depuis ce voyage, nous avons tenté de convertir le fameux *Long-ta-chan-jen* dont j'ai parlé plus haut, sans pouvoir réussir jusqu'à présent. Mais Dieu, qui sait tout le bien que produirait ce retour, daignera peut-être, dans sa miséricorde, toucher ce cœur rebelle, et par sa grâce faire en un moment ce que tous nos efforts n'ont pu obtenir.

CHAPITRE XII.

Arrivée de M. Birbes à Kiu-tsin.—Voyage à la capitale du Kouy-tchéou.—Rencontre d'un persécuteur de la religion.—Mort providentielle d'un autre ennemi du Christianisme.—Une nouvelle station à Tang-kiaten.

Pendant que je visitais la partie de mon district que je ne connaissais pas encore, M. Fenouil était arrivé à la résidence épiscopale et plaidait la cause de la chrétienté naissante de Kiu-tsin. Mgr Ponsot voulu bien avoir pour agréable toutes mes demandes et M. Birbes fut désigné pour venir partager mes travaux.

C'était le 8 mai, à cinq heures du soir; un homme chargé de bagages s'arrête devant ma porte. Je lui demande aussitôt qui il est et d'où il vient? Il me répond qu'il arrive de Long-ky et que M. Birbes est là à quelques pas. J'accours à la rencontre de ce cher confrère que j'ai bientôt la consolation d'apercevoir et de presser dans mes bras.

Le nouveau venu n'était pas pour moi un inconnu. Déjà je l'avais reçu à son arrivée en mission en 1869 et, après trois années de séparation, je le revoyais et désormais nous devions travailler aux mêmes œuvres.

Après les premiers jours consacrés à la joie, il fallut chercher un logement. Il fut décidé que M. Birbes irait s'établir à San-pè-hou, ce village qui, il y a quelques années seulement, ne voulait pas du christianisme et qui avait donné à l'Eglise un glorieux martyr. La famille de ce dernier céda sa maison pour en faire une chapelle provisoire.

Au jour fixé, les néophytes de San-pè-hou et des environs arrivent à Tsao-kia-yn, étendards déployés et musique en tête, ils étaient précédés d'une cavalcade de douze cavaliers.

M. Birbes et moi primes nos plus beaux habits pour recevoir la députation. Après les salutations et les compliments d'usage, on donna le signal du départ. A midi, tout le monde se mit à genoux et récita pieusement l'*angelus*. Les païens, présents à ce spectacle inaccoutumé, ne purent dissimuler leur émotion et se montrèrent respectueux.

Une foule immense assistait au départ. Que nous étions heureux, c'était la première démonstration chrétienne de ce genre qui se faisait dans ce pays!

Dès le jour de son arrivée à San-pè-hou et les jours suivants, M. Birbes reçut une foule de visites qui lui firent bien augurer des dispositions des habitants.

Bientôt, en effet, les conversions recommencèrent. Quatre mois s'étaient à peine écoulés qu'on comptait déjà plusieurs centaines de nouveaux adorateurs. En peu de temps, San-pè-hou, où nos ennemis s'étaient montrés si acharnés, fut aux deux tiers chrétiens. Plusieurs villages des environs de ce bourg et de Cha-ho reçurent aussi la bonne semence.

L'un de ces villages était Thou-ky-tchong, dont il a été parlé plus haut. Notre pieux et zélé Yang-tchouen qui l'habitait avait fait merveille par ses paroles, ses prières et ses exemples. Trente-deux familles, c'est-à-dire un peu plus de la moitié du hameau, s'étaient déclarées chrétiennes.

Yang les instruisait et les soutenait. Un des appartements de sa maison servait d'oratoire; les chrétiens s'y réunissaient tous les soirs et les dimanches pour prier en commun. Le

zèle de notre dévoué catéchiste ne s'arrêtait pas là, il alla encore prêcher, et dans deux hameaux des environs, une vingtaine de familles renoncèrent aux idoles.

Pendant cinq ou six mois il se produisit un mouvement admirable, et nous pûmes un instant croire à la conversion en masse de toute la partie sud-ouest de la plaine.

Nous étions heureux de ces progrès si sensibles de notre sainte religion et nous ne demandions qu'à les favoriser. Mais les moyens pour cela nous faisaient défaut. Les oratoires, trop grands autrefois pour le nombre des néophytes, ne pouvaient déjà plus contenir la foule des fidèles. En outre, nos chrétientés n'avaient eu jusqu'ici qu'une existence précaire. Le moment paraissait venu d'établir les choses d'une manière définitive et de mettre fin au provisoire. Pour cela, il fallait faire quelques acquisitions, avoir quelques résidences et des oratoires indépendants, mais les ressources pécuniaires manquaient.

Sur ces entrefaites, j'eus à faire un voyage au Kouy-tchéou. Je voulus profiter de l'occasion pour aller présenter mes devoirs à Mgr Lions et voir mes confrères.

Je partis le 5 octobre (1872) pour Kouy-yang-fou, accompagné de plusieurs chrétiens. Nous prîmes le chemin le plus court, mais il nous fallut aussi traverser les pays qui ont été les plus éprouvés par la révolte. Nous voyagions des jours entiers au milieu de campagnes incultes et désertes ; à peine si le soir nous pouvions découvrir un gîte dans quelque pagode abandonnée.

A Siû-tchen nous trouvâmes la ville assiégée par les troupes impériales. 9.000 Musulmans étaient depuis près de deux ans bloqués par près de 50.000 Chinois. Un Anglais au service du gouvernement arriva et prit la ville le jour même de mon passage. Les chefs mahométans furent conduits à Kouy yang où ils subirent le supplice des *cent plaies*.

J'arrivai moi-même à cette capitale où Mgr de Basilite et tous les confrères me firent le meilleur accueil. J'y passai près d'un mois et je profitai de ce séjour pour visiter les établissements de cette mission. Enfin, après avoir terminé mes affaires, je me disposai à retourner dans mon district.

Je pris un chemin, différent de celui que j'avais suivi

pour me rendre à la capitale du Kouy-tchéou, mais tout aussi périlleux ; il venait d'être ouvert à la circulation seulement depuis quelques jours. Une fois nous rencontrâmes deux individus étendus par terre, qui nous prièrent en grâce d'avoir pitié d'eux. Ils avaient été, disaient-ils, dévalisés par les brigands. Nous les primes avec nous et, profitant de l'avertissement, nous nous tinmes sur nos gardes en conséquence. Un peu plus loin, nous trouvâmes un grand village en guerre avec un autre, à l'occasion de l'enlèvement d'une femme. A notre approche, les habitants, croyant voir arriver l'ennemi, tirèrent le canon d'alarme et se réfugièrent tous dans un fort construit au sommet d'une montagne qui domine le bourg. Il nous fallut parlementer jusqu'à neuf heures du soir, et encore eûmes-nous toutes les peines du monde pour leur faire entendre que je n'étais pas le gendre de Ly-cul-sien-sen avec qui ils étaient en guerre.

En arrivant à Houang-ngy-ho, j'y trouvai l'ennemi mortel des chrétiens, le fameux Lieou-san-loa-yé. Cet homme et son frère aîné avaient précédemment persécuté la religion chrétienne et quatre néophytes étaient tombés sous leurs coups. Tout dernièrement, MM. Chouzy et Renault, missionnaires du Kouang-Si, exerçant alors le ministère au Kouy-théou, en attendant de pouvoir pénétrer dans leur mission, avaient dû se réfugier dans les montagnes de Ta-chan pour échapper à leur fureur. Mais, plusieurs fois de suite, accusé à Kouy-yang-fou et ne se croyant plus en sûreté au Kouy-tchéou Lieou-san fuyait au Yun-nan.

— "Attention, Père, me dirent les Tchang, le Lieou-san est ici depuis hier... Il a déjà dévalisé une fois notre famille et saccagé notre maison ... il pourrai' bien encore recommencer... soyons prudents."

Ces paroles étaient prononcées à voix basse. Je répondis très haut :

— "Je connais le Lieou-san de réputation. En ce moment, il est très mal vu à Kouy-yang... gare à lui... je ne me porte pas garant de sa tête."

— "Père, Père, me disaient les Tchang, en me regardant d'un air suppliant, Père, ne parlez pas si haut... les gens du Lieou sont ici, ils vont vous entendre..."

Mais les soldats de Lieou avaient déjà entendu et étaient allés en porter la nouvelle à leur maître. Le soir même, un chrétien de l'endroit était appelé par ce mandarin qui lui dit qu'au lieu de partir le lendemain, comme il en avait eu l'intention, il resterait un jour de plus pour me voir.

A cette nouvelle, grand émoi parmi mes gens.... qu'a-t-il à dire? quelles sont ses intentions? ... je lui fis répondre qu'il pouvait se présenter quand il voudrait.

Le lendemain, veille de Noël, j'étais à me promener dans la maison des Tchang, quand, tout à coup, j'entendis un bruit de pas et de voix qui approchait. On me crie: Lieou-san arrive...

Je m'avance sur le seuil de la porte... il était à cheval... il s'arrête un instant... regarde de mon côté... puis, au lieu de descendre comme je m'y attendais, il presse sa monture et passe au grand trot avec toute sa troupe.

Avait-il voulu m'intimider? avait-il voulu se moquer de moi? je n'ai jamais pu le savoir. Toujours est-il que je ne l'ai pas revu. Plus tard, j'ai ouï dire que, accusé à Péking, il avait dû payer deux *ouan* d'argent (environ 160.000 fr. de notre monnaie) pour se laver de ses pécadilles.

Le lendemain nous célébrâmes la fête de Noël avec toute la solennité possible. Les deux jeunes gens que nous avions recueillis sur la route firent leur adoration. Comme ils étaient de Kay-hoa-fou (1), je conçus l'espoir d'avoir par eux des nouvelles de la chrétienté de cette ville, autrefois florissante, mais ruinée en 1851 par la persécution. C'est à Kay-haon que M. Vachal fut jeté en prison et qu'il mourut de faim.

Je renvoyai ces jeunes gens chez eux, leur recommandant bien de revenir dans les premiers mois de l'année suivante, me rapporter tout ce qu'ils pourraient apprendre sur nos catéchumènes. Depuis, je n'ai plus entendu parler d'eux.

Nous avons appris, plus tard, de la bouche de l'ancien catéchiste de M. Vachal, qui fut, en même temps que ce missionnaire, jeté en prison, d'où il ne sortit que trois ans

(1) Ville de premier ordre au sud du Yun-nan, à quelques journées seulement du Tong-king.

après, que les néophytes de Kay-hoa, effrayés par la persécution, avaient été dispersés ; les uns avaient eu le malheur d'apostasier ; tandis que d'autres, démeurés fidèles, avaient été condamnés à l'exil. Un certain nombre étaient morts, de sorte qu'il ne restait plus rien de cette petite chrétienté. C'est donc un poste à rétablir. Tout porte à croire qu'il le sera bientôt, car les populations de cette contrée sont douces et tranquilles, et la persécution qui a détruit la chrétienté de cette ville, n'a été que le fait d'un sous-préfet.

A mon retour, je trouvai M. Birbes installé à San-pè-hou, dans une habitation assez vaste qu'il avait pu acquérir à peu de frais. A Tsao-kia-ynte et dans les autres stations du district tout allait pour le mieux, quand tout à coup un nouvel orage menaça d'éclater.

Dans toute la plaine, on était au courant de l'établissement et du progrès du christianisme aux environs de Kiutsin. Plusieurs auraient voulu arrêter ce progrès, mais comme les mandarins de la ville refusaient leur concours on trouvait dangereux de trop s'avancer. C'est alors qu'un certain *Ly-ta-jen*, mandarin militaire, dont il a déjà été parlé, se chargea de mettre la main à l'œuvre.

Il était encore au camp devant Kouan-y, (1) quand il fit dire qu'aussitôt la ville prise, il viendrait avec ses troupes faire main basse sur les chrétiens. Ce n'était encore qu'une menace et une menace éloignée, cependant l'effet en fut instantané. On connaissait trop le pouvoir de cet homme pour n'avoir pas tout à redouter de lui. Le mouvement religieux fut un moment paralysé par la crainte.

Kouan-y allait être prise. *Ly-ta-jen* allait revenir triomphant et couvert de gloire ; mais il avait compté sans Dieu. Le jour de notre extermination avait été fixé, mais ce jour n'était pas encore arrivé que déjà le *grand homme* Ly n'était plus. En faisant une reconnaissance près des murs de la ville, il avait tombé raide mort, la veille de la prise de Kouan-y. C'est ainsi que Celui qui

..... met un frein à la fureur des flots.
sait aussi des méchants arrêter les complots.

(1) Ville de troisième ordre située au centre du haut Yün-nan.

Nous étions à peine délivrés de ce péril, que le préfet de Kiu-tsin publia un édit en notre faveur. Cet édit fut affiché partout où l'on avait le plus mal parlé contre notre sainte Religion. Dès lors, les païens se tinrent sur la réserve et les néophytes reprirent courage.

Nous profitâmes de ce calme pour répondre aux désirs des nouveaux catéchumènes de Tang-kia et les visiter chez eux. Le moment était favorable, tous les travaux avaient cessé à l'occasion des fêtes du premier jour de l'an chinois.

Dès le soir de notre arrivée à Tang-kia, une foule nombreuse vint pour nous voir et nous entendre. Il nous fallut prêcher la doctrine jusqu'à une heure avancée de la nuit. Le lendemain l'affluence fut plus grande encore, des centaines de personnes se pressaient autour de nous ; hommes, femmes et enfants arrivaient par bandes, mais tout ce monde se tenait tranquille.

Un jour, pendant que l'un de nous parlait à la foule, une bonne vieille l'interrompit et lui dit naïvement :

“ — Père, ce que vous nous dites là est très beau ; mais on prétend que vous faites le contraire de ce que vous prêchez.

“ — Et qui donc prétend cela, demandâmes-nous ?

“ — Mais tout le monde, je l'ai entendu dire à un tel et à un tel... ce ne sont pas des gens de rien, qui parlent à tort et à travers.”

“ — Merci, dîmes-nous à cette bonne femme, nous nous expliquerons avec un tel et un tel, et nous leur demanderons raison de leurs paroles.”

C'étaient justement les deux personnages les plus influents des environs, l'un était mandarin militaire et l'autre maire d'un village voisin. Nous savions, d'ailleurs, qu'ils avaient fait déchirer l'édit dont j'ai déjà parlé et qui avait été placardé chez eux, comme dans plusieurs autres localités, de plus, qu'ils cherchaient par leurs calomnies à soulever la population contre nous. Nous n'eûmes garde de laisser échapper l'occasion de revendiquer nos droits.

Dès le lendemain, nous envoyâmes nos cartes à ces messieurs, les priant courtoisement de nous accorder quelques instants d'entretien. Ils répondirent, dans les meilleurs termes, et promirent de venir nous voir aussitôt que leurs

affaires leur laisseraient un moment de répit. Le jour suivant, nous renouvelâmes l'invitation, mais, comme personne ne venait, nous leur dépêchâmes quatre chrétiens des plus qualifiés, en leur recommandant de les amener ou d'obtenir d'eux explication et satisfaction de leurs calomnies.

C'était trop exiger de leur courage ; ils se cachèrent et il fut impossible de les trouver nulle part. Tout le pays fut l'aventure. Ces deux personnages n'avaient pas osé venir ; il n'y avait donc rien à faire contre les chrétiens.

Le nombre de nos visiteurs augmenta encore les jours suivants. Nous eûmes cinquante et quelques adorations. C'était bien peu comparativement à notre attente, car en moins d'une semaine nous avons eu plus de 2,000 visites. Nous comptions aussi, en voyant les bonnes dispositions de chacun, qu'un grand nombre se feraient chrétiens. Beaucoup effectivement nous promirent... Mais ils voulaient attendre... les uns après la plantation du riz, les autres après la récolte de l'opium. C'était toujours la réalisation de la parole du Maître ; *Multi vocati, pauci vero electi*.

La chrétienté de Tang-kia-ten se forma peu à peu. Depuis nous y avons loué un local suffisant pour servir de chapelle et de résidence ; nous y allons, de temps en temps, passer huit à dix jours pour instruire nos néophytes.

Plus d'une épreuve, cependant, est venue assaillir cette chrétienté naissante et en arrêter le développement. Après un moment de calme, les calomnies ont repris leurs cours : les néophytes furent outragés jusque dans leurs maisons et l'un d'eux a même été battu presque sous nos yeux.

Il nous fallut encore une fois revendiquer nos droits et montrer de l'énergie. Nous finîmes prévenir l'individu qui, sous main, était l'auteur de tous ses désordres, qu'il eût à se tenir désormais sur ses gardes. Un des coupables fut saisi par nos néophytes et conduit devant nous ; pour faire un exemple, nous nous disposions à le livrer au mandarin, quand son père et sa mère vinrent implorer son pardon. Nous nous laissâmes attendrir ; mais, tout en cédant aux prières, nous eûmes soin de parler haut et ferme, suivant la mode chinoise, afin que tout le monde sût bien que nous usions de clémence, mais que nous n'étions pas disposés à en agir encore ainsi ; si

jamais le coupable se permettait de nouveaux méfaits. Chacun se tint pour averti et, depuis ce moment, la tranquillité règne à Tang-kia-ten.

CHAPITRE XIII

Le grand mandarin Tsen, gouverneur *par intérim* du Yun-nan. — Profanation de l'oratoire de Thon-ky-chong. — Le sous-préfet de Lan-lin. — Les vierges à San-pè-hou.

Vers la fin de 1872, le vice-roi Lieou, qui avait succéder à l'excellent Lao, avait dû se rendre à Péking, et Tsen était demeuré chargé du gouvernement de la province. Ce Tsen possédait, je l'ai déjà dit, des talents militaires et administratifs qui le rendaient vraiment recommandable et même nécessaire en ce moment. Il jouissait d'une grande influence et son ambition encouragée par le succès ne connaissait pas de bornes. C'était lui qui, en réalité, commandait partout. Aussi ne s'aperçut-on nullement du départ du vice-roi. Tout en alla que mieux dans les premiers temps. Mais bientôt l'orgueil tourna la tête à Tsen, il ne sut plus mettre de frein à ses convoitises. L'amour de l'argent le rendit concussionnaire et le peuple fut écrasé d'impôts comme au plus fort de la guerre civile.

En politique habile, Tsen comprenait toute l'importance des idées religieuses chez un peuple. Il en avait expérimenté l'influence sur les mahométans que le fanatisme avait armés et dont il avait eu tant de peine à vaincre les résistances. Pour détourner ses administrés de l'islamisme, qui, bien que vaincu, n'était pas anéanti, et faire servir la religion aux intérêts de sa politique, il prit le parti de raviver les sentiments religieux dans le cœur du peuple. Malgré le triste état des finances de la province, il sacrifia des sommes immenses à la reconstruction des pagodes. Pendant la guerre, un grand nombre de ces temples avaient été détruits par les musulmans, et les *poussas* (idoles) avaient été partout livrés aux flammes. Tsen prit à cœur de relever ces ruines et bientôt, dans tout le pays, on ne vit plus que pagodes.

Tout d'abord le peuple vanta la piété de son mandarin et le regarda comme un demi-dieu. Puis la nécessité, où l'on

était de toujours verser des sapèques diminua, peu à peu et finit par éteindre complètement l'enthousiasme des premiers temps. On en vint même jusqu'à murmurer de toutes ces dépenses.

Mais, si Tsen était dévot à ses idoles, il professait, en retour, une profonde aversion pour la religion chrétienne. L'influence des missionnaires, et par là même des Européens, lui faisait ombrage. Du vivant du vice-roi Lao, dont la sympathie pour les chrétiens était connue, il avait dissimulé ses véritables sentiments. Dans ses relations avec M. Fenouil, il s'était montré plein de déférence et avait accordé quelques éloges à la religion chrétienne. Mais à peine Lao fut-il mort qu'il leva le masque. Un jour, dans un entretien particulier avec notre cher provicaire, il disait ces paroles qui sont, au reste, l'expression véritable de la politique chinoise dans tout l'empire et de la ligne de conduite adoptée par tous les mandarins :

“ Nous ne vous tracassons pas au Yun-nan, parce que vous ne pouvez rien : vos chrétiens y sont peu nombreux et sans influence, mais sachez que le jour où vous acquerriez une trop grande importance, je saurais bien vous arrêter.”

Un homme de ce caractère, ayant en main l'administration de toute une province, ne pouvait que nous causer de grands embarras. Aussi, lorsque, en 1873, sur des démarches pressantes faites par la mission du Yun-nan, M. de Geofroy, alors ministre de France à Péking, obtint pour nous du *Tsong-ly-yamen* l'autorisation de relever, aux frais du gouvernement, notre établissement de la capitale, détruit, on s'en souvient, par l'explosion des poudres que le vice-roi y avait mises en dépôt, Tsen ne tint aucun compte des instructions qu'il reçut à cet égard. Plusieurs fois M. Fenouil alla à son prétoire pour obtenir l'exécution des ordres du gouvernement : ce fut toujours en vain. Il se vit même fermer la porte du palais, avec défense de se présenter de nouveau.

Et ce grand homme, ce grand mandarin, chef d'une province, qui nous faisait ce déni de justice, avait le front d'écrire à Péking qu'après nous avoir donné communication des ordres du gouvernement, ordres qui reconnaissaient nos droits, il n'avait reçu aucune réponse de nous ; que, par conséquent,

nous nous désistions de notre demande et qu'il n'y avait plus lieu de s'occuper de cette affaire.

Tsen était tout puissant alors, il venait de triompher de la révolte musulmane, il nous en eut coûté cher d'affronter sa colère ou seulement d'irriter son orgueil ; nous résolûmes de garder le silence et d'attendre le moment opportun de revendiquer nos droits.

Pour en revenir au district de Kiu-tsin, il y avait déjà plusieurs années que la foi y avait été prêchée et nous y comptions alors 8 à 900 chrétiens. Nous crûmes donc que le moment était venu de nous y établir définitivement.

A San-pè-hou, M. Birbes avait réussi à trouver une maison convenable qu'il habitait. Le poste nouvellement fondé à Tang-kia-ten avait également son oratoire et une habitation pour le missionnaire. Restait Tsao-kia-yn, où nous ne possédions absolument rien. La maison que nous occupions avait été louée pour six ans et ce terme était échu. Elle était d'ailleurs trop petite et il ne fallait pas songer à faire un nouveau bail. Je résolus alors de me fixer à Tang-kia-ten. Mais, à cette nouvelle, chrétiens et païens de Tsao-kia, qui étaient habitués à voir le père au milieu d'eux, vinrent me conjurer de demeurer dans leur village. J'y consentis, mais à la condition qu'ils me céderaient un terrain à ma convenance, sur lequel je pourrais construire mon oratoire et ma maison. Tous, à l'unanimité, acquiescèrent à cette demande et on m'offrit un tertre assez vaste et élevé, au pied duquel le village était groupé. Ce terrain était rocailleux et difficile à cultiver ; mais sa position était superbe et l'on jouissait d'une vue magnifique sur toute la plaine.

J'acceptai de ce terrain tout ce qui m'était nécessaire, et l'acte de cession fut immédiatement dressé et signé de tous chrétiens et païens.

Pendant que cela se passait à Tsao-kia-yn, l'oratoire de Thou-ky-tchong était profané et nous étions obligés de poursuivre devant les tribunaux le coupable de l'outrage fait à notre sainte religion. Voici à quelle occasion :

Ainsi qu'il a été dit plus haut, dans le village de Thou-ky-tchong la foi avait fait de grands et rapides progrès. Le démon cependant ne se tint pas pour battu et il ne tarda pas

à jeter le trouble dans cette petite, mais florissante chrétienté.

La veille de la fête de saint Joseph, un chef de la secte des jeûneurs (*nénuphar*) donna, à l'occasion de ses noces, un grand banquet auquel il réunit un bon nombre d'adeptes de sa société secrète. La réunion fut bruyante, il y eut même du tapage. Vers la fin du repas, le grand chef *nénuphar*, nommé Lieou-tsin, qui présidait, se lève et invite l'assemblée à se rendre à la chapelle des chrétiens, dans la maison du catéchiste Yang-tchouen.

En voyant arriver tout le monde, Yang-tchouen fait apporter des sièges et commande de servir le thé.

—“Merci, dit le grand *nénuphar*, nous sommes venus pour voir votre oratoire que l'on dit très joli.”

Content d'avoir une si bonne occasion de prêcher la doctrine, le fervent catéchiste s'empresse d'ouvrir la porte de l'appartement qui servait de chapelle. Lieou entre aussitôt, va droit à l'autel, saisit le crucifix et, après avoir fait d'ignobles plaisanteries sur la mort de N.-S. en croix, il jette l'image par terre et prenant Yang-tchouen par le bras, il s'efforce de la lui faire fouler aux pieds.

Le catéchiste, interdit, résiste et recule d'horreur. il veut faire comprendre au *nénuphar* toute l'inconvenance et la brutalité de sa conduite. Celui-ci n'en tient aucun compte et veut absolument contraindre le maître de la maison à l'apostasie. Heureusement, les chrétiens, prévenus aussitôt, étaient accourus de toutes parts et avaient percé la foule. Il ne fallut rien moins que leur intervention pour faire lâcher prise à ce forcené.

Averti dès le soir même de ce qui venait de se passer, M. Birbes se rendit le lendemain de grand matin à Thou-ky-tchong. Il était seul avec son servent, ayant défendu aux chrétiens de le suivre. Ceux-ci étaient tellement irrités, qu'une collision était à craindre.

La troupe *nénuphar* venait de se mettre à table pour le déjeuner, sous une tente de feuillage, au milieu du bourg, quand, tout à coup, M. Birbes apparut non loin de la maison de Yang. Sa vue produisit un effet magique. La peur s'empara aussitôt de ces cœurs, si vaillants tout à l'heure.

En un instant, la table et la tente de verdure furent désertes. Lieou-tsin, en sa qualité de grand chef, essaya bien de rallier les fuyards, mais inutilement : il n'obtint que ces mots pour toute réponse : " Tire-t-en comme tu pourras, c'est ton affaire."

Ne pouvant prendre la fuite, car c'eût été aggraver ses torts, l'infortuné *nénuphar* se décida à venir trouver le Père et à essayer d'arrêter la chose. C'était le meilleur parti à prendre, malheureusement il était déjà un peu tard. Les chrétiens de Thou-ky-tchong s'étaient rassemblés, un certain nombre étaient venus de San-pè-hou, malgré la défense, et tous se racontaient en termes indignés l'outrage fait à notre sainte religion.

A peine Lieou-tsin parut-il qu'il fut saisi et entraîné ; déjà le bâton allait s'abattre sur ses épaules, quand M. Birbes accourut, s'interposa vivement et ordonna de relâcher ce misérable. Mais, dans un pays où chacun est obligé, quand il le peut, de se rendre justice par lui-même, où les tribunaux ne siègent que pour gruger les plaideurs, où le crime et l'iniquité triomphent à prix d'argent, il est difficile de faire entendre et accepter des paroles de conciliation et de faire lâcher prise à celui qui, se croyant opprimé, tient sous sa puissance son oppresseur. On finit, cependant, par écouter la voix du Père qui demanda alors au chef *nénuphar* de s'expliquer sur sa conduite de la veille. Celui-ci répondit d'une manière évasive et prétendit qu'il n'avait voulu offenser personne. Sommé de faire réparation et de dire quelques paroles d'excuse, il refusa et se retira.

Cette affaire ne pouvait en demeurer là, Lieou-tsin triomphant aurait trouvé bien vite de nombreux imitateurs. Pour empêcher que pareil désordre se renouvelât, nous crûmes devoir en référer au mandarin de Lau-lin.

Dès que le parti des *Tsin-lien-kiao* sut que l'affaire serait portée au prétoire, ce fut un branle-bas général. Le camp ennemi jura de vaincre ou de mourir, des émissaires furent envoyés dans toutes les directions pour prévenir les chefs secondaires. On fit une collecte générale afin de payer les frais du procès et de *graisser la patte* aux mandarins. Enfin on nous fit dire que, puisque nous voulions la lutte, nous

l'aurions sanglante et mortelle pour nous. Au fond ces braves étaient effrayés.

Nous ne nous préoccupâmes ni de leurs craintes, ni de leurs menaces. Mais, comme nous nous y attendions, notre accusation fut mal accueillie au prétoire. Les scribes et les satellites, corrompus par l'argent de la secte, avaient prévenu et indisposé à l'avance le mandarin. Ce magistrat refusa de recevoir notre accusation, il se répandit même en invectives contre nous. Nous lui fîmes dire alors que notre démarche était des plus sérieuses et que, s'il nous rebutait, nous nous adresserions en haut lieu.

Intimidés par cette menace, les deux principaux mandarins de la sous-préfecture se concertèrent et se décidèrent à envoyer un mandat d'arrêt contre Lieou-tsin. Celui-ci eut de nouveau recours à l'argent et, après deux jours de détention, il fut mis en liberté par ordre du sous-préfet qui déclara que sa faute était légère et qu'il n'y avait pas lieu de faire des poursuites.

C'était évidemment y mettre de la mauvaise volonté ; mais, comme il y allait de l'intérêt de la religion, nous ne nous laissâmes pas décourager. Au bout d'un mois, nous renouvelâmes notre accusation, selon la mode chinoise, et cette fois dans des termes qui ne laissaient aucun doute sur nos intentions. Té *lao-yé* (le sous-préfet) voulut encore nous envoyer promener et nous payer de mauvaises plaisanteries. Nous tinmes bon ; notre obstination l'irrita ; il s'emporta, jura de perdre son grade plutôt que de faire quelque chose pour nous. Pauvre Té *lao-yé* ! c'était bien la peine de se faire tant de bile, pour se voir bientôt obligé d'arrêter une seconde fois son ami Lieou-tsin, qui ne s'attendait guère à pareille conséquence de sa conduite !

Il eut beau se cacher, prendre la fuite, il fallut se rendre, délier encore les cordons de sa bourse et convenir en plein prétoire qu'il avait eu tort de ne pas nous donner satisfaction plus tôt. Il promit, en outre, que désormais, non-seulement il ne ferait et ne dirait plus rien contre nous, ni contre la religion, mais qu'il se rendait responsable à l'avance de toutes les offenses qui seraient faites contre les chrétiens, soit par ses subalternes, soit même dans les lieux soumis à sa juridiction.

Nous aurions voulu que ces réparations et ces engagements fussent consignés par écrit et affichés en divers endroits, afin que chacun se tint pour averti. Mais le rusé mandarin, comprenant toute la portée d'un pareil acte, qui était presque l'équivalent d'un édit en notre faveur, prétendit que les paroles suffisaient et que, d'après la loi, nous ne pouvions exiger davantage.

Ainsi donc, à force d'énergie et après cinq mois de lutte, nous avons fini par obtenir que justice nous fût rendue.

Dès son arrivée dans le district de Kiu-tsin, ce Té *lao-yc* avait adopté la manière d'agir de son prédécesseur, le fameux Tang qui avait laissé, pour ne pas dire fait assassiner Tchang-kouang tsay. Il professait la même haine contre le christianisme et il ne perdit jamais une occasion de nous le témoigner, soit par ses actes, soit par ses paroles. La suite fera voir que ce ne fut pas la dernière difficulté que nous eûmes avec lui.

On se souvient combien j'étais préoccupé de l'instruction et de la formation religieuse de nos nouvelles chrétiennes dans le district de Kiu-tsin, j'avais fait prier Mgr Ponsot de nous envoyer des vierges (1) afin de tenir nos catéchuménats, nos écoles et nos orphelinats pour les femmes et les petites filles. Sa Grandeur avait bien voulu accéder à nos prières et, vers la mi-carême de cette année 1873, deux religieuses, dont l'une, la plus âgée surtout, était recommandable par son expérience, arrivèrent à San-pè-hou et s'y établirent, car c'était dans cette localité et dans son voisinage qu'il y avait le plus de conversions et le plus grand espoir d'en faire. On leur trouva un local, un peu étroit à la vérité, mais néanmoins convenable pour le pays et surtout pour un commencement.

C'était la première fois qu'apparaissaient dans ce pays des religieuses ou vierges consacrées à Dieu et nous nous préoccupions de l'accueil qui leur était réservé ; grâce à Dieu et aussi aux chrétiennes de San-pè-hou, qui ont eu pour elles toutes sortes de prévenances, ces pieuses filles ont pu

(1) Ces vierges sont consacrées à Dieu ; elles sont très nombreuses au Su-tchuen, où elles rendent de grands services et jouissent de la considération universelle.

s'établir sans éprouver de difficultés sérieuses. Il y aura cinq ans bientôt qu'elles sont dans le pays, leur nombre a triplé et jamais elles n'ont rencontré la moindre hostilité. Il est vrai que chrétiens et chrétiennes sont très attachés à leurs vierges et jaloux de leur réputation ; aussi mal venu serait celui qui oserait les attaquer.

CHAPITRE XIV.

Excursion à Mao-mao-chy et à Ué-tchéou.—Ko-kouan-eul et Ly-shao-ye, petits mandarins militaires. — Fabriques de faïences et de poteries à Mao-mao-chy.

L'année 1873 allait finir, elle n'avait pas été stérile ; désormais avec l'habitation de Tsao-kia-yn qui venait d'être terminée, nous possédions trois établissements comprenant : maison pour les Pères et oratoire pour les chrétiens. A San-pè-hou et à Tsao-kia, il y avait en outre un orphelinat. Nous étions deux missionnaires pour desservir tout le district. Ainsi, en moins d'une année, un progrès matériel vraiment appréciable avait été réalisé. La mission, il est vrai, s'était imposé de grands sacrifices pour cela, mais au moins les résultats étaient évidents.

Au point de vue spirituel, c'est-à-dire au point de vue de la conversion des âmes, les progrès n'avaient pas été moins consolants. Dans le cours d'une année à peine, le nombre de nos néophytes s'était accru de plus d'un tiers. En ce moment, nous comptons plus de 1,200 chrétiens, baptisés pour la plupart. Ce chiffre pourra paraître encore bien peu considérable, mais si l'on tient compte des obstacles que la prédication de l'Évangile rencontre en Chine, du travail que nécessite la conversion d'une âme, on verra que Dieu ne nous a pas ménagé sa grâce.

Nous étions heureux de ce progrès de la foi, si cher au cœur du missionnaire et si encourageant pour celui qui travaille. Mais de nouvelles épreuves nous étaient réservées. Tsen-fou-thay, nous le savons, avait fait parvenir des ordres sévères aux mandarins de Kiu-tsin, afin d'arrêter l'élan du peuple. Il avait même été question de nous expulser du pays et de jeter les chrétiens en prison.

Le *shie-thay* (mandarin militaire) de Kiu-tsin, nommé, on promettait de faire la chose lestement. Le gouverneur Tsen n'aurait pas demandé mieux, mais il voulait sauvegarder les apparences; il ordonna donc de ne pas se presser et de voir comment les choses tourneraient.

Nos mandarins, cependant, ne comprirent que trop bien les intentions du gouverneur. Beaucoup parmi eux, qui jusqu'alors s'étaient montrés nos amis, se tinrent à l'écart, dans la crainte de se compromettre. Ceux qui déjà nous détestaient avaient une excellente occasion de donner libre cours à leur haine et se répandirent en invectives de toutes sortes contre nous... On disait que nous étions des émissaires des nations occidentales, que nous voulions agiter et subjuguier le pays; la preuve, c'est que nous construisions des maisons... que nous trompions le peuple... etc.; et mille autres fables, plus absurdes les unes que les autres, circulaient sur notre compte.

Cependant, il faut le dire, malgré le mauvais vouloir des mandarins et des lettrés, jamais les choses n'allèrent bien loin. Le peuple, naturellement bon, répugnait à nous nuire. Nous étions d'ailleurs suffisamment connus et estimés du grand nombre et nous savions, par expérience, que la principale ressource des Chinois, c'est la menace. Il font beaucoup de bruit, mais rarement ils en viennent aux voies de fait, surtout quand ils prévoient des conséquences.

Malgré les ennuis, les désagréments, qu'on nous causa de temps en temps, somme toute, nous demeurâmes relativement tranquilles, et nous pûmes même tenter quelques excursions dans plusieurs centres peuplés de la plaine, où nous n'étions jamais allés.

Un matin, nous partîmes donc, mon confrère et moi, suivis de trois chrétiens des plus influents. Dans tous les marchés que nous avons traversés, on nous a fait bon accueil; les gens s'empressaient autour de nous, nous priant de nous arrêter quelques instants.

Dans la soirée du même jour, nous arrivâmes à Mao-machy, grande et peuplée bourgade, à six lieues environ de Kiu-tsin. On n'y compte guère moins de 2,000 familles, toutes employées à la fabrication des tuiles et de la faïence. C'est là que tout le district de Kiu-tsin et les pays adjacents se fournissent de vaisselle et de poterie.

Cette faïence est grossière et mal conditionnée ; mais, à cause de son bon marché et aussi de la rareté de la porcelaine du Kiang-si, on en fait un immense débit.

Notre entrée dans la grande rue de Mao-mao-chy, où réside toute l'aristocratie de la vaisselle, cause une certaine émotion. On sortit en foule des boutiques pour nous voir. Apercevant une auberge convenable, nous nous disposions à y descendre, quand un homme de taille moyenne, à la tournure dégagée, vêtu d'habits courts en velours, se présenta, nous fit la génuflexion au milieu de la rue et nous invita à le suivre.

Au premier abord, nous crûmes que c'était un chrétien ; mais nos gens, qui le connaissaient, nous dirent que c'était Ko-kouan-eul, mandarin militaire de l'endroit, et qu'il fallait le laisser faire. Nous suivîmes notre guide improvisé, en traversant la foule qui, voyant Ko-kouan-eul à notre tête, se montrait très sympathique. On nous fit bientôt franchir un portique élevé et nous nous trouvâmes au milieu d'une cour entourée de galeries qu'une armée de *pousshas* occupait.

Le mandarin nous fit entrer dans une salle où l'on nous servit du thé. Nous remerciâmes alors de ses attentions pour nous ce chef de bande, qui se montrait plein de prévenances.

— "Grâce à toi, lui dîmes-nous, nous voilà fort bien logés, nous allons passer ici une excellente nuit.

— "Oh ! mais je ne l'attends pas ainsi, reprit-il, ce n'est pas ici dans cet étroit local que vous allez coucher... On vous prépare deux chambres dans la galerie supérieure et déjà trois ou quatre bonzes sont allés chercher logement ailleurs.

Nous eûmes beau protester, Ko-kouan-eul ne tint aucun compte de tout ce que nous pûmes lui dire, et il ajouta en riant :

— "Est-ce que les bonzes sont faits pour avoir toujours leurs commodités personnelles ?... Non, cela ne s'est jamais vu... d'ailleurs, ils sauront bien se dédommager."

Peu d'instants après, nous étions installés au premier étage dans des chambres confortables où rien ne manquait.

Il allait faire nuit quand arriva, conduit par Ko-kouan-eul, un nouveau personnage auquel le public marquait une certaine déférence ; tout le monde se rangeait sur son passage.

— “ Je vous présente *Ly-chao-yé*, nous dit Ko-kouan-eul, en s'inclinant en même temps que le nouveau venu.

Nous nous levâmes en faisant notre inclination et nous les priâmes de s'asseoir. Ils le firent sans façon et ils entamèrent de suite la conversation comme des hommes qui ne doutent de rien.

Tout en conversant, nous examinâmes avec soin notre nouvel interlocuteur. Il était de haute taille et très large d'épaules ; il pouvait avoir vingt-quatre ans, ses habits étaient longs et assez distingués pour un sabreur de profession. Sa figure intelligente et régulière aurait eu quelque chose d'attrayant, n'eût été le ris moqueur qui effleurait fréquemment ses lèvres.

L'entretien, auquel Ko-kouan-eul se mêla assez peu, roula tout entier sur l'Europe... sur l'art militaire, car *Ly-chao-yé* prétendait s'y connaître et être un officier de valeur, sur les armes, sur l'emploi de la vapeur, dont il avait entendu parler sans pouvoir s'en faire une idée bien exacte. Il causa longtemps et avec assez de sens pour un homme de sa condition, qui ne se piquait ni de science, ni de littérature. Enfin, il conclut en disant à tous ceux qui étaient présents que les Européens étaient dix fois supérieurs aux Chinois, qu'ils n'aurait qu'à ouvrir la bouche pour avaler d'un seul coup tout l'empire du milieu.

Par politesse, nous dûmes nier une telle assertion, mais *Ly-chao-yé* était homme à avoir le dernier mot, il renouvela carrément son affirmation. Après quoi il se leva, salua gracieusement et se retira en compagnie de Ko-kouan-eul, nous souhaitant une bonne nuit.

Depuis une heure déjà, cinq ou six gaillards se tenaient à notre porte avec des lanternes rouges et attendaient que *Ly-chao-yé* daignât partir pour lui faire escorte (1). C'était encore un truc de cet homme de guerre qui voulait décidément poser devant nous. Il partit satisfait ; nous n'étions pas non plus mécontents. Car Ly est un homme de grande influence dans la contrée. Mieux vaut l'avoir pour nous que contre nous.

(1) En Chine, un personnage quelconque ne sort jamais sans un ou deux domestiques. La nuit il se fait précéder et suivre de lanterne et de torches.

Il avait fait des coups dignes des galères, mais les autorités fermaient les yeux. Et pourtant, trahison de la fortune ! tout dernièrement il a eu le dessous dans un démêlé avec le mandarin de Ué-tchéou. Ce personnage, qu'il avait eu l'audace de menacer de mort, a réussi à le faire saisir à l'improviste par les satellites.

Ly-choa-yé fut jeté en prison ; son procès fit grand bruit ; mais on n'osa le décapiter par crainte de sa famille. Il fut condamné à trois ans de fer et à une grosse amende. Mais il sut se tirer d'affaire et fut mis en liberté après un mois de détention à peine.

Un jour que nous nous promenions sur la grand'route nous vîmes arriver un mulet tout caparaçonné de rouge et monté par un jeune homme de bonne mine, qui mit pied à terre en nous apercevant. Nous lui demandâmes, se'on la coutume chinoise, qui il était... d'ou il venait... où il allait ? Il nous dit qu'il était frère de *Ly-chao-yé* et qu'il allait le chercher à la ville. Nous lui souhaitâmes bon voyage et bonne chance. Le lendemain, *Ly-chao-yé* arrivait chez nous et nous remerciait de l'intérêt que nous lui portions. Dès ce jour, il était notre ami à la vie, à la mort.

Tel était l'homme dont nous venions de recevoir la visite. Cœur généreux, entreprenant et hardi, il était capable de se faire un nom et de parvenir aux plus hauts grades ; mais ses belles qualités étaient trop souvent effacées par ses défauts. Batailleur de sa nature, adonné au jeu et à la débauche, il ruinait tout à la fois sa santé et sa bourse ; ce qui le forçait, disait-on, à n'être pas très scrupuleux sur les moyens à employer pour se procurer de l'argent. En résumé, c'est un type curieux, et nous n'étions pas fâchés d'avoir fait sa connaissance.

Kô-kouan-eul vaut peut-être mieux, mais il est dominé par son compagnon qui l'emporte sur lui en habilité et en audace. Les deux hommes qui faisaient trembler le pays étant pour nous, nous pouvions être tranquilles et agir à notre gré. Nous nous couchâmes donc la tête remplie de beaux projets pour l'évangélisation de *Mao-mao-chy*.

Le lendemain, après le déjeuner, nous parcourûmes les différentes rues de la ville ; puis nous nous rendîmes aux

fours. On nous fit visiter en détail les poteries, les briqueteries et les tuileries. Ces dernières surtout sont extrêmement nombreuses. Le fleuve, qui traverse la plaine de Kiu-tsin, passe au pied de ces fours, et facilite l'exportation des produits de Maó-mao-chy. Chaque jour on en expédie d'énormes quantités. Toutes ces poteries sont, à leur sortie du four, recouvertes d'un certain vernis blanc, noir, vert, etc. Elles ont absolument l'apparence de nos produits d'Europe, sans en avoir l'élégance.

Plusieurs marchands, qui avaient eu quelques rapports avec nous, nous invitèrent à dîner et voulurent nous retenir. Nous déclinâmes leurs avances et nous partîmes pour Ué-tchéou, où nous nous sommes arrêtés un instant.

En somme, nous avons été satisfaits de notre excursion dans une contrée où nous n'avions pas encore paru. Non-seulement nous n'avons rencontré aucun signe d'hostilité, mais nous avons été traités avec tous les égards possibles. Notre but avait été de sonder l'esprit de ces populations et grâce à Dieu, nous l'avons trouvé prévenu en notre faveur; dans la suite, un peu plus tôt, un peu plus tard, nous pourrions revenir avec confiance, car nous avons préparé les voies à l'évangélisation de ce pays.

CHAPITRE XV.

Tentative d'établissement à Kiu-tsin.—Voyage à la résidence épiscopale, rencontre de plusieurs missionnaires.—Excursion au collège de la mission.—Les *Mantsó*, panique.

Indépendamment des travaux exécutés à San-pè-hou et à Tsao-kia-yn, nous avons pu, dans le courant de l'année 1873, établir deux nouveaux oratoires dans des localités en partie chrétiennes. Cela portait à cinq le nombre des centres dans lesquels le missionnaire pouvait aller séjourner à son gré.

Un poste cependant nous manquait encore, et il semblait que le moment était venu de le fonder: c'était le poste de Kiu-tsin-fou. Bien souvent des païens nous avaient dit: — Venez donc en ville, bon nombre de gens y suivront

votre précieuse doctrine... votre influence sur les populations rurales n'en sera que plus grande... retirés dans les campagnes, vous n'êtes pas assez connus."

Ces raisons étaient fondées, et fréquemment nous avions songé à tenter quelque chose. Mais aussi, nous disions-nous, n'avons-nous pas à craindre de compromettre le bien que nous avons déjà fait dans le voisinage ? N'éprouverons-nous pas une grande opposition de la part des autorités et ne se produira-t-il pas alors un revirement dans l'opinion du peuple ? Tout bien calculé, en agissant avec prudence, nous crûmes qu'on pouvait essayer.

Des chrétiens au courant des choses et habiles dans les affaires furent mis en avant. Il nous fallait d'abord une maison convenable, dans un quartier avantageusement situé. Après bien des recherches, nos gens ne purent trouver qu'une assez triste habitation, suffisamment grande, il est vrai, mais sans issue dans une rue écartée. Toutes les autres propriétés disponibles étaient ou en litige, ou à des prix fabuleux, bien au-dessus de nos moyens.

Et puis le bruit commença à se répandre que les autorités nous seraient contraires. Les lettrés, surtout, se montraient hostiles à notre établissement. Ils laissèrent même échapper, à cette occasion, quelques paroles fort peu gracieuses à notre endroit. Nous jugeâmes alors prudent de ne pas pousser les choses plus loin pour le moment. Ne nous étant pas trop avancés, nous pouvions encore reculer sans inconvénients.

Sur ses entrefaites, Mgr de Philomélie m'invita à me rendre auprès de lui. Sa Grandeur désirait connaître au juste ce qui s'était fait dans ce district et quelles pouvaient être les espérances pour l'avenir.

Je partis donc de Tsao-kia-yn, au commencement de février 1874 et en cinq jours j'arrivai à Tong-tchouan-fou, ville de premier ordre, située dans une jolie plaine, mais peu commerçante et pauvre en conséquence. On y fabrique des feutres et des tapis, c'est sa seule industrie.

De Tong-tchouan à Tchao-tong la distance est un peu moindre, bien que les caravanes mettent également cinq jours à la parcourir. Cette dernière ville est plus belle, plus grande, plus riche que Tong-tchouan. On y fait pareille-

ment le commerce des feutres. De plus, comme elle est située sur les frontières du Su-tchuen et du Kouy-tchéou, les produits de ces deux provinces y abondent.

Je logeai au *Kong-kouan* (lieu de réunion de prière) que nous possédons dans cette ville; je pensais y trouver M Chicard qui dessert cette station. Ses chrétiens me dirent qu'il était à Ko-kouy, à deux journées de distance. Je me remis donc en route. En temps ordinaire, le chemin, bien que montagneux en partie, est assez facile. Mais nous étions au fort de l'hiver, la neige et la glace couvraient les hauteurs, nous n'avancions qu'avec peine. Du reste, la route fut particulièrement difficile. Depuis Tong-tchouan, la neige n'avait pas cessé de tomber pendant sept jours, c'est-à-dire jusqu'à Ko-kouy, où le P. Chicard me dédommagea de toutes mes fatigues et me fit l'accueil le plus fraternel à sa résidence de Ta-ouan-tsé.

Ko-kouy est un grand marché à 18 lieues de Tchao-thong. Il était florissant il y a peu d'années encore; mais en 1866 il fut brûlé et ruiné par les *miaó-tsé* en révolte. A 60 *ly* du marché, se trouvent les mines d'argent Tchang-fa-tong, jadis riches et exploitées sur une vaste échelle, aujourd'hui abandonnées par suite des perturbations dont le pays fut le théâtre dans ces derniers temps. Tout près de Ko-kouy se voient encore des mines de cuivre, également abandonnées et laissées improductives.

Après une quinzaine de jours de repos chez le P. Chicard, nous partîmes ensemble pour Long-ky, la résidence de Monseigneur. La route qu'on nous fit prendre est bien la plus épouvantable que l'on puisse trouver. Ce n'étaient que sentiers étroits, escaliers abrupts sur bord d'affreux précipices, le tout couvert de neige et de glace. En certains endroits, nos chevaux, qui sont cependant habitués à ce pays, tremblaient de tous leurs membres. Enfin nous pûmes sortir sains et saufs de ces affreux défilés, et bientôt nous allâmes demander l'hospitalité au vaillant P. Parguel. Nous y trouvâmes un jeune confrère que nous n'avions pas encore vu. Nous passâmes ensemble, à raconter nos histoires du bon vieux temps, la plus agréable soirée qui se puisse imaginer.

Le lendemain nous étions à la résidence épiscopale

où Monseigneur m'accueillit avec cette bonté toute paternelle qui le rend cher à ses missionnaires. Sa Grandeur jouissait d'une excellente santé et était toujours pleine de vigueur, malgré son âge déjà avancé et son long séjour en mission (1).

Après être demeuré quelques jours auprès de notre vénérable évêque, nous nous disposâmes à visiter le collège de la mission situé à six lieues de Long-ky, malgré les avertissements d'un prêtre indigène qui nous prévint que nous pourrions bien trouver les *Man-tsé* sur notre route. Nous partîmes par un temps de brouillard. A peine avions-nous franchi deux montagnes et entrions-nous dans un village, perdu au fond d'une vallée, que nous entendîmes un bruit confus de voix qui s'éloignaient. Nous avançons et cherchons une auberge, mais le village est désert, tout le monde a pris la fuite.

" Les *Man-tsé* arrivent, nous crie un homme qui enlevait à la hâte son petit bagage... Sauvez-vous ou vous allez tomber entre leurs mains."

Notre situation n'avait rien de rassurant dans ces gorges sans issue, au milieu d'un brouillard épais, nous allions être pris comme dans une souricière ; il ne fallait pas songer à se défendre, nous n'avions pas d'armes et nous n'étions pas en nombre. Le P. Chicard, qui a l'expérience de ce triste pays, fit claquer sa lourde cravache :

" En avant, dit-il, et chargeons résolûment... deux honnêtes chrétiens comme nous ne peuvent tomber entre les mains de ces mécréants... par Notre Dame, en avant."

On eût dit que nos coursiers sentaient l'ennemi... A peine leur eûmes-nous lâché la bride qu'ils partirent à fond de train le cou tendu et la crinière au vent. Et Dieu sait par quelles routes, ce n'étaient qu'escaliers et fondrières. Montées et descentes... ravins et torrents, nous franchissions tout, avec la rapidité de l'éclair. Il nous fallut faire des prodiges d'habileté et de sang-froid pour nous maintenir en selle et contenir nos chevaux que cette course affolait.

Moins de deux heures plus tard, nous entrions sains et

(1) Mgr. Ponsot est décédé en 1880, après 50 ans d'apostolat et 37 ans d'épiscopat.

saufs, mais trempés de sueur et de pluie, dans l'enceinte fortifiée de Tchen-fong-chan (1). Nous n'avions pas vu l'ombrage d'un *Man-tsé* .. Le P. Bourgeois, supérieur du collège, nous reçut comme on reçoit des frères.

Nous étions à peine arrivés que quatre ou cinq chrétiens survinrent. Ils étaient hors d'eux-mêmes, leurs habits étaient également tout mouillés et couverts de boue.

— “ Père s'écrièrent-ils, les *Man-tsé* sont là.

— “ Où cela ?

— “ Du côté du Ku-long-tchang.”

C'était le village par où nous venions de passer.

— “ Comment sait-on cela ?

— “ Des gens qui ont pu fuir ont jeté l'alarme... C'est une panique générale dans la montagne.”

En effet, étant sortis dans la cour, nous vîmes des gens entrer dans l'enceinte du collège, portant les uns du riz, les autres des ustensiles de ménage, des couvertures... etc. tous venaient chercher un refuge contre la horde dévastatrice.

La chose devenait sérieuse; à chaque instant, les bruits étaient confirmés par de nouveaux venus. Le doute ne paraissait plus possible. Un Père chinois du collège n'hésita plus alors et fit tirer le canon d'alarme. Quatre détonations résonnent successivement et, répercutés par les échos des montagnes, vont porter aux populations terrifiées du voisinage l'annonce de l'arrivée des *Man-tsé*.

A ce signal connu et redouté, de tous côtés, on prend la fuite, c'est un sauve qui peut universel. Il s'agit de gagner un refuge fortifié. Les hommes emportent ce qu'ils ont de plus précieux avec un peu de grain; les femmes traînent leurs enfants. Bientôt le collège est rempli de fugitifs. A chaque instant on s'attend à voir les *Man-tsé*. La nuit arrive et la crainte augmente, on prend de nouvelles précautions. On veille avec soin jusqu'au matin, des vedettes parcourent

(1) Pour se mettre à l'abri contre les incursions des *Man-tsé*, les missionnaires ont dû imiter les gens du pays, fortifier et armer leurs résidences qui, en cas de danger, servent d'asile aux chrétiens et aux païens du voisinage.

l'établissement. Pendant cinq ou six jours nous fûmes dans l'attente, mais les sauvages ne parurent pas.

Tantôt on les disait à droite, tantôt on les avait vus à gauche. Nous faisons bonne garde de peur de nous laisser surprendre. Enfin Mgr Ponsot put envoyer un courrier pour nous avertir que les *Man-tsé* ne paraissant nulle part, ce devait être un *ty-py-fong* (fausse rumeur). Néanmoins la peur durait encore, et ce ne fut qu'au bout de huit à dix jours qu'on fut un peu tranquilisé. Les réfugiés regagnèrent peu à peu leurs foyers; pour nous, nous ne tardâmes non plus à reprendre le chemin de la résidence épiscopale où je passai quelque temps auprès de mon évêque.

CHAPITRE XVI

Retour à Tsao-kia-yn. — L'aubergiste de Ky-ly-pou. — Suicide d'un catéchumène. — Vol à l'oratoire de Tsao-kia-yn.

Lorsque j'eus terminé mes affaires, je pris congé de Monseigneur et me mis en route pour regagner mon district. C'était dans le courant de la semaine de *Quasimodo*. La veille nous avions expédié deux religieuses que sa Grandeur envoyait à Kiu-tsin rejoindre les deux premières qui déjà ne suffisaient plus à la besogne.

Le soir de la première journée nous étions arrivés à Poul-eul-tou, gros bourg sur le fleuve de Ta-kouan, où nous devions loger. Il allait faire nuit; j'étais debout sur le seuil de l'auberge quand je vis déboucher en face de moi deux de nos courriers qui revenaient du *haut Yun-nan*.

— "Comment se fait-il que vous ayez tant tardé, leur demandai-je aussitôt! On vous attend depuis longtemps à Long-ky."

— "Ce n'est pas notre faute, répondirent-ils, nous avons été retenus malgré nous."

Et ils me racontèrent comment, peu de temps après mon départ de Kiu-tsin, un catéchumène dont nous nous défions s'était empoisonné dans la maison des missionnaires afin de nous nuire (1)! Sa famille d'abord, son chef militaire,

(1) En Chine, le moyen le plus sûr et très en usage de nuire à quelqu'un c'est de se suicider dans la maison de son ennemi, ou à sa porte.

ensuite, car il était soldat, avaient fait grand tapage, réclamé de l'argent, puis finalement porté une accusation contre nous au tribunal de Lan-lin.

Six chrétiens avaient été jetés en prison et battus avec brutalité. Enfin l'affaire avait pris de telles proportions que les néophytes étaient menacés d'extermination..... on devait brûler l'oratoire et la maison du missionnaire, etc.

Les choses en étaient là au départ des courriers chargés d'en porter la nouvelle à l'évêque. Une lettre de M. Birbes me donnait d'ailleurs les principaux détails de l'affaire et m'annonçait de plus que l'oratoire de Tsao-kia-yn avait été dévalisé par les voleurs. Enfin ce cher confrère ajoutait :

“ Je pense me tirer d'affaire malgré la mauvaise volonté des mandarins... mais hâtez-vous..., nous aurons plus de courage à deux.....”

J'aurais bien voulu me trouver auprès de lui ; mais j'avais encore vingt journées de chemin à faire et à mon arrivée comment les choses auraient-elles tourné ?

Je passai une nuit pénible et sans sommeil. Le lendemain, dès avant l'aube, nous étions en route. Mes gens ne se pressaient pas assez au gré de mes désirs. J'aurais voulu pouvoir voyager d'un seul trait. Enfin je me calmai peu à peu et m'abandonnai à la volonté de Dieu.

Le cinquième jour nous allions entrer à Ky-ly-pou, grande bourgade à moitié route de Tchao-thong, quand j'aperçus trois ou quatre individus assis près d'une pagode, à l'ombre de grands arbres ; je m'approchai d'eux, et les reconnus : c'étaient les porteurs des chaises et des bagages des religieuses que nous avions fait partir avant nous.

— “ Que faites vous ici, leur criai-je.”

— “ Nous attendons le Père.”

— “ Pourquoi m'attendre ? Y aurait-il quelqu'un de malade ? ”

— “ Non.”

— “ Et bien alors ? ”

— “ Et bien, c'est qu'il est arrivé quelque chose de grave... deux caisses appartenant aux vierges ont été volées cette nuit.”

Bon ! encore une affaire... je continuai ma route et entrai dans le village.

Le maître d'auberge chez qui logeaient les voyageuses, me voyant passer devant sa porte avec mes gens, sentit que les choses allaient mal tourner. J'étais à peine descendu à un autre hôtel situé à quelques pas plus loin qu'il arriva avec le maire de l'endroit pour sonder mes dispositions. Il me conta mille histoires.

— “ La chose est bien simple, lui dis-je, puisque tu es le maître de l'auberge et que c'est par ta faute que la porte de la chambre où étaient les effets n'a pas été fermée, il est tout juste que tu sois rendu responsable ; pour chaque caisse, je réclame dix *taëls* (80 fr.), ce qui fait vingt *taëls* en tout. Si tu ne me trouves cette somme avant mon départ d'ici, c'est-à-dire avant demain matin, je t'accuse à Ta-kouan.”

Ce furent alors des *jérémiades* à n'en plus finir. A trois ou quatre reprises il envoya des gens intercéder auprès de moi ; mais d'autres, qui probablement n'avaient pas les mêmes raisons de parler pour lui, vinrent me trouver en secret et m'engagèrent à ne pas l'épargner.

“ C'est un coquin, disaient-ils, c'est lui qui a fait ou préparé le coup... Il croyait n'avoir affaire qu'à des femmes... puisqu'il est à votre merci... mangez-lui la peau... vous rendrez service à tout le monde.”

Je remerciai ces honnêtes païens de leur bonne volonté en disant que je saurais bien traiter mon affaire.

J'étais couché et allais m'endormir quand l'aubergiste incriminé vint encore avec plusieurs individus ;

— “ As-tu les vingt *taëls* ? lui demandai-je.”

— “ *Lao-yé* (1), ce n'est pas ma faute.”

— “ As-tu les vingt *taëls* !

— “ Ah, *Lao yé* si vous connaissiez ma misère ! ”

— “ Tu n'as pas les vingt *taëls*, et bien va-t-en et laisse moi dormir.”

Mes gens le mirent poliment à la porte. Le lendemain, dès avant le jour, j'avais fait filer une partie de mon monde. Bien que les négociations fussent reprises, je partais aussi, sachant bien qu'elles n'aboutiraient à rien de satisfaisant.

C'est ce qui eut lieu en effet. Deux jours après, en arri-

(1) *Lao-yé*, terme honorifique, en français *vénérable Monsieur*.

vant à Ta-kouan, je dressai un acte d'accusation contre l'aubergiste de Ky-ly-pou et l'envoyai au mandarin. Un chrétien de l'endroit, intelligent et lettré, fut chargé de la poursuite de l'affaire ; pour moi je continuai ma route.

Ce ne fut que deux mois plus tard que j'appris le résultat de ma plainte. Le pauvre aubergiste avait été saisi par les satellites de Ta-kouan, amené en cette ville et jeté en prison. Puis on l'avait contraint à déboursier des dizaines de *taëls* pour recouvrer sa liberté. Mais tout ce qu'il avait versé de sapèques fut accaparé par ces prétoriens affamés qui ne vivent que de pareilles aubaines. Je ne pus obtenir une seule obole.

Le chrétien chargé de soutenir mes droits me demandait la permission de dresser un second acte d'accusation, sous prétexte qu'on ne m'avait pas remboursé. Je répugnai à cette mesure et aimai mieux perdre vingt *taëls* que de faire prendre mon homme une seconde fois et de le faire gruger aussi cruellement.

En Chine, du moins dans nos contrées, la plupart des procès se terminent ainsi : frais, amendes, indemnités, dommages-intérêts, tout est englouti par la meute insatiable des satellites, vrais chiens de chasse qui ne courent que là où ils sentent la curée, et Dieu sait s'ils se la font bonne, quand une proie un peu grasse leur tombe sous la dent. Mais c'est la faute des autorités, qui jamais et nulle part ne paient les employés de la force publique. Obligés de prélever eux-mêmes leur salaire, ils croient toujours n'avoir pas reçu assez ; ils ruinent impitoyablement les malheureux qu'ils conduisent au prétoire.

Aussi l'accusation est-elle entre païens un terrible moyen de vengeance. On voit des individus, lésés par d'autres, accuser ceux-ci une fois, deux fois et jusqu'à cinq ou six fois, et cela pendant des années et toujours pour la même affaire que les mandarins ont grand soin de ne jamais terminer. En cela, l'habileté du magistrat chinois consiste surtout à juger un procès de telle sorte que, de quelque côté qu'on se trouve, accusateur ou accusé, on ait toujours un moyen de recours et une porte ouverte à la vengeance.

Quel meilleur moyen aussi de perpétuer les haines que d'éterniser les procès... et, partant, de remplir la caisse mau-

darinale. Car c'est toujours le mandarin qui a la meilleure part du gâteau.

Un jour, un sous-préfet disait naïvement à un de nos confrères, en parlant d'une ville du Yun-nan.

“ C'est un triste pays que celui-là, impossible d'y vivre... on n'y voit jamais un procès... et que deviendrions-nous, s'il en était ainsi partout ? Inutile alors de se donner tant de peines et de déboursier tant d'argent pour attrapper une place... ”

Honte éternelle à cette vénalité sans nom qui écrase et démoralise le Céleste Empire !

Quand, au bout de vingt-deux jours de marche, j'aperçus au loin ma maison, je respirai plus à l'aise. Je cherchai à lire sur les figures de ceux que je rencontrais, l'effet que produisait mon retour. Mais, comme autrefois, les gens me saluaient et ceux qui me connaissaient plus particulièrement me souhaitaient la bienvenue.

Je fus d'ailleurs complètement rassuré en arrivant chez moi, le P. Birbes s'y trouvait justement :

— “ Où en sont vos affaires ? ” lui criai-je, dès que je l'aperçus.

— “ Grâce à Dieu, tout est fini pour le moment... tout va comme par le passé, ” et M. Birbes me raconta tout au long comment les choses s'étaient terminées. Voici en peu de mots le récit de l'affaire :

Un nouvel adorateur, dont les antécédents laissaient à désirer, devait une petite somme à la chrétienté pour une maison. Comme il était sur le point de repartir dans l'ouest de la province, les chrétiens le prièrent de régler cette affaire. Mais, il n'avait pas d'argent et il en eût trouver difficilement à emprunter, que fit-il alors ? Il demanda à coucher au *Kintang* (lieu de réunion) et pendant la nuit il prit de l'opium qu'il avait sur lui et s'empoisonna à l'insu de tout le monde.

Ce ne fut que le lendemain qu'on s'en aperçut, mais déjà il était trop tard. A peine fut-il mort, que la famille païenne arrive en toute hâte et pousse les hauts cris, comme c'est l'habitude en ces sortes d'cas. On prétend même que c'est

1. Père qui l'a empoisonné.

M. Birbes, aidé de ses chrétiens, amena cependant la

famille à enlever elle-même le cadavre et à l'ensevelir. L'affaire semblait terminée, quand, un matin, arrive, suivi d'une demi-douzaine de soldats, le petit mandarin à la suite duquel s'était engagé le défunt. Cet homme réclamait avec insolence 40 à 50 *taëls*, un sabre, des couteaux, etc... C'était évidemment une querelle qu'il nous cherchait. On lui répond qu'on ne le connaît pas et on le prie de s'adresser ailleurs. Furieux alors, notre homme sort en disant qu'on aura bientôt de ses nouvelles.

Effectivement, dès le lendemain, les satellites du prétoire viennent avec une pancarte du sous-préfet. N'osant s'en prendre au Père, ils emmènent les six principaux chrétiens, soi-disant pour s'arranger à l'amiable devant le tribunal et les jettent traitreusement en prison. Là on les menace, on les bat. *Té-lao-yè* décharge contre ses pauvres gens toute la bile que, depuis deux ou trois ans, il a amassée contre nous.

Apprenant les mauvais traitements qu'on fait subir à ses néophytes, le P. Birbes se rend au *Yan-en* : " Si quelqu'un a péché, dit-il, c'est moi. Pourquoi bat-on des gens inoffensifs et complètement innocents ? Mais on lui ferme la porte et on refuse de l'entendre.

Pendant ce temps on fait des menaces terribles contre les missionnaires et contre nos néophytes... On va brûler l'église et saccager les maisons... On va mettre tout à feu et à sang. La nuit, les chrétiens sont obligés de veiller pour éviter une surprise. Toutefois, malgré tout ce tapage, on ne se laisse pas trop intimider. Mais les chrétiens emprisonnés ne recouvreraient pas leur liberté. Pour les délivrer, mon confrère dut sacrifier une somme d'argent. C'était tout ce que demandait le mandarin ; dès lors, l'affaire était finie et l'illustre *Té-lao-yé* décida dans sa sagesse que chacun devait rentrer chez soi et s'y tenir tranquille, qu'il fallait surtout oublier le passé par amour de la concorde et de l'union fraternelle.

Restait une autre affaire que nous aurions bien voulu éclaircir, c'était le vol commis dans la chapelle de *Tsao-kia-yn*. Les voleurs étaient connus. Les objets dérobés consistaient en croix, chandeliers qui, dorés pour la plupart, passaient pour être d'or pur aux yeux des braves paysans de *Kiu-tsin* et excitaient depuis longtemps leur convoitise.

Mais, comme les preuves n'étaient pas convaincantes pour des esprits prévenus contre nous comme ceux de nos mandarins, nous pensions bien que notre accusation demeurerait sans effet. C'est ce qui eut lieu. Le digne Tè-lao-yé dut éprouver un moment de douce satisfaction en apprenant notre *déconfiture*. Il se promit bien de ne rien faire pour nous et il ne fit rien en effet.

CHAPITRE XVII

Négociations pour l'achat d'un terrain chez les Lolos. — Han-tchen, ses exactions, sa ruine et sa mort. — M. Margary au Yun-nan.

Depuis l'établissement de la maison dans le district de Kiu-tsin, nous avons toujours vécu au jour le jour, obligés de tout acheter sur les marchés, payant à certaines époques les denrées alimentaires à un prix élevé. A la vérité jusqu'alors, nous n'avions pu faire autrement, car notre position n'était ni sûre, ni stable.

Mais la situation avait changé depuis, nous étions établis dans ce lieu d'une manière définitive, le moment paraissait venu de nous créer quelques ressources et surtout de prendre les mesures nécessaires pour former les enfants de nos orphelins à la culture, sans être obligés de les confier à des étrangers, ni de les exposer à tous les dangers qui se rencontrent en pays païen. Il avait été convenu avec Mgr Ponsot qu'on profiterait de la première occasion favorable pour faire l'acquisition de quelques champs.

Le bruit se répandit bientôt dans toute la plaine que nous voulions acheter une propriété, et quantité de gens ruinés vinrent nous faire offre de service. On nous fit mille propositions inacceptables. Enfin on nous offrit un vaste terrain appartenant à une tribu de Lolos, situé près du village de Pé-chy-ngay (*saut des roches blanches*), et dépendant du *thou-sse* (chef) de Sy-lièou-chouy, nommé Hay.

La famille Hay était à peu près ruinée et cherchait partout de l'argent sans en trouver. Le chef de la famille venait de mourir et n'avait pas laissé d'enfants, les deux frères songeaient à se partager la succession, sans savoir encore lequel

des deux porterait le titre de *Thou-ssé*. Car ce titre ne se transmet que de père en fils. Il leur fallait recourir à Péking et pour cela faire de grandes dépenses. Or ni l'un ni l'autre n'avaient l'argent nécessaire. Nous nous décidâmes, en conséquence, à entrer en négociations avec eux.

Les habitants de Pé-chy-ngay nous connaissaient de longue date, et plusieurs nous étaient attachés, bien qu'il n'y eût encore aucun chrétien parmi eux. En apprenant que nous voulions acheter leur terrain, ils furent dans l'enthousiasme et nous dépêchèrent le plus influent d'entre eux, nommé Tchang, pour nous inviter à nous rendre dans leur village et commencer les pourparlers. Nous y allâmes, en effet, et ces braves *Lolos* nous traitèrent de leur mieux et nous offrirent l'hospitalité dans la plus belle maison de la localité.

Le lendemain, nous visitâmes la propriété que nous avions en vue, elle comprenait des rizières et quelques champs où l'on pouvait cultiver le blé, l'avoine, le maïs, etc... Ce terrain était en friche et en partie couvert de broussailles. Cette propriété nous convenait parfaitement pour le but que nous nous proposions, mais le prix d'achat était bien élevé pour notre pauvre bourse, il était de 12 à 1500 *taëls* (de 10 à 12.000 fr.). Où trouver cet argent ? Néanmoins, dans l'espoir d'obtenir des conditions plus favorables, nous résolûmes de poursuivre les négociations.

Peu de temps après, nous nous rendîmes à Sy-lièou-chouy trouver les frères Hay. Plusieurs *Lolos* nous accompagnaient ; Tchang de Pé-chy-ngay était du nombre. Tout d'abord, on nous fit bon accueil, mais nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'il y avait quelque chose de louche dans la manière d'agir des chefs *Lolos* et nous n'en dissimulâmes pas notre mécontentement à Tchang, leur homme d'affaire.

Celui-ci jura le contraire et, afin de le prouver, il dépêcha sur le champ un homme à cheval annoncer notre retour à Pé-chy-ngay et nous y préparer un bon souper, car, dans un moment d'humeur, nous avions déclaré que nous romptions toute négociation et que nous repartions à l'instant même.

* Nous repartîmes en effet. La nuit nous prit en route, mais les *Lolos* connaissaient parfaitement le chemin et nous arrivâmes bientôt à Pé-chy-ngay. Nous trouvâmes tous les habi-

tants du village, rassemblés et prévenus de la tournure que prenaient les choses, ils en étaient tout désolés : " Père, nous dirent ces bonnes gens, nous aussi, nous nous sommes aperçus que la conduite de Tchang n'est pas droite. On dit qu'il a été circonvenu par Han-tchen, notre voisin, qui, depuis longtemps, convoite ce terrain."

Nous remerciâmes ces braves *Lolos*, car nous savions que leurs paroles étaient sincères.

Ce Han-tchen, dont il vient d'être parlé, était un mandarin du pays, assez haut globulé militaire, qu'on disait très riche. En tout cas, il était puissant et très redouté dans la contrée

En 1870, alors qu'on était au fort de la guerre contre les musulmans, partout on faisait des réquisitions d'hommes, d'animaux et surtout d'argent ; ce n'était que plaintes et mécontentement dans tout le pays. Les populations, écrasées d'impôts et de corvées, se montraient patientes, cependant, et résignées. Un petit mandarin, alors au commencement de sa fortune, se fit remarquer entre tous par ses exigences impitoyables. C'était précisément ce Han-tchen qui demeurait dans le Tong-chan, à quelques *ly* seulement de Pé-chy-ngay. En peu de temps, il fut l'objet de l'exécration universelle, mais, comme il avait la force en main, personne n'osait souffler mot : bien au contraire, on le traitait en prince partout où il passait. Chacun avait peur de s'attirer sa haine.

Lui en profitait pour se faire une fortune colossale. Il se bâtit un immense château, il emplit ses greniers et entassa l'argent au fond de ses coffres. Pour comble de bonheur, il reçut du gouverneur Tsen un globe rouge avec le grade de colonel. Tout lui réussissait à merveille et personne ne savait où s'arrêterait la fortune de cet homme.

Tel était l'individu qui venait se mettre en travers de nos projets, car lui aussi songeait à agrandir ses domaines qui étaient contigus à celui que nous avions en vue ; et il eut regardé comme un affront de voir ce terrain acheté par d'autres.

Pour ne point entrer en lutte avec un si terrible personnage, nous nous retirâmes et fîmes savoir aux Hay que nous

renoncions au terrain de Pé-chy-ngay. Mais nous continuâmes d'entretenir de bonnes relations avec les *Lolos*, notre but avant tout était de leur procurer le grand bienfait de la foi.

Sur ces entrefaites nous fûmes visités par la maladie, je fus le premier à payer mon tribut; un nouveau missionnaire, M. Chareyre, que Mgr Ponsot venait d'envoyer dans le district de Kiu-tsin, imita mon exemple. M. Birbes lui-même n'était pas très bien portant. Chacun offrit cette épreuve au bon Dieu pour la conversion de nos chers *Lolos*.

Aussitôt que je fus à peu près rétabli, je dus me rendre à la capitale où m'avait appelé notre cher provicaire. Pendant mon absence, M. Birbes avait à prendre soin de tout le district; heureusement que M. Chareyre fut bientôt guéri et en état de lui venir en aide. Ce nouveau confrère alla au commencement de 1875 s'installer à Tang-kin-ten où les chrétiens l'attendaient depuis longtemps.

Ce fut à peu près à cette époque, c'est-à-dire à la fin de 1875, qu'arriva dans nos parages M. Margary, dont la mort tragique a rendu le nom célèbre. Il avait été envoyé de Péking et se dirigeait à Yong-tchang-fou (1), sur la frontière, où trois officiers anglais, venus des Indes par la Birmanie, devaient le rejoindre et revenir avec lui, en traversant la Chine, jusqu'à Shang-haï.

Le but de cette mission, nous dit M. Margary lui-même, était d'ouvrir un chemin de communication entre les Indes et l'ouest de la Chine. Ce jeune *gentleman*, qui parlait assez couramment le français, se montra fort aimable à notre égard. Comme nous lui exprimions nos craintes de le voir voyager ainsi seul et à l'euro péenne, dans ces contrées à demi-sauvages, où le moindre chef de localité, sans autre raison qu'une défiance mal fondée, peut susciter les plus grands embarras aux étrangers :

“ Je n'ai rien à craindre, nous répondit-il... Mes passeports sont en règle et notre ministre ne serait pas d'humeur à supporter la moindre injure vis-à-vis d'un sujet britannique. D'ailleurs le *Tsong ly-yamen* a envoyé dans les provinces des ordres précis au sujet de mon voyage.”

(1) Yong-tchang-fou est une ville de 1er ordre du Yun-nan, sur la frontière de la Birmanie.

Nous admirâmes la confiance de M. Margary, qui croyait si naïvement à la bonne foi des Chinois. Il devait, hélas ! faire une bien triste expérience de cette bonne foi. Homme de cœur et d'énergie, comme la plupart de ses compatriotes, il ne se serait jamais douté qu'on pût payer de sa vie une trop grande confiance (1).

En chine, les européens ont en général le cœur trop haut et trop généreux ; ils oublient trop facilement que les hommes, qui tuent si souvent les missionnaires, qui ont fait l'ignoble coup de Tong-tchéou (2), en 1868, celui de Tien-tsin, en 1870 (3), sont capables d'assassiner des voyageurs sans défense, comme ils seraient prêts dès demain à faire main basse sur les européens des ports, si l'occasion leur paraissait favorable. Les principes des Chinois n'ont pas changé à cet égard et ne changeront pas. Ils nous tueront et s'en vanteront, s'ils se sentent les plus forts, comme ils s'en justifieront par d'odieuses calomnies, s'ils sont les plus faibles.

J'ai dit plus haut que, pendant mon absence, mon oratoire de Tsao-kia-yn avait été dévalisé une première fois. Nous avions fait tout le possible pour obtenir réparation, mais notre plainte n'avait pas été prise en considération. Encouragés par ce premier succès, les voleurs profitèrent de nouveau de mon absence, et, pendant mon séjour à la capitale, ils s'introduisirent dans le même oratoire et pratiquant une brèche dans la muraille, ils pénétrèrent dans ma chambre. Là se trouvait tout mon avoir, il était renfermé dans deux malles. Tout fut enlevé, même les malles.

L'affaire fut aussitôt portée au tribunal de Lan-lin, mais l'ami Té-lao-yé avait bien d'autres soucis. Il ne daigna pas même répondre. A mon retour de Yun-nan-sen, je portai de

(1) M. Margary eut la tête tranchée près de la ville de Ten-né-tchéou.

(2) Tong-tchéou, grande et populeuse ville sur le Pei-ho, à 6 lieues de Péking. Plusieurs européens, parmi lesquels un missionnaire (M. Deluc) qui faisait partie de l'expédition en qualité d'interprète, y avaient été envoyés en parlementaires et y furent traitreusement massacrés en 1860.

(3) Tien-tsin est un port ouvert aux européens, situé également sur le Pei-ho. En 1870, dix filles de la Charité, plusieurs missionnaires, le consul de France et d'autres européens furent massacrés dans cette ville.

nouveau plainte et cette fois d'une manière plus accentuée. Alors le mandarin se montra complaisant et fit bonne contenance. Il commença par dire qu'il savait que mes affaires n'étaient pas celles des Anglais et il ajouta qu'il se ferait toujours un plaisir de les traiter, et en preuve de sa bonne volonté, il envoya des satellites arrêter les coupables. Mais, quand les satellites arrivèrent, ceux-ci avaient eu soin de prendre le large. Ce furent leurs parents et leurs voisins qui payèrent pour eux, mais, à la fin, ennuyés de se voir malmenés et rançonnés, les dits parents et amis se rassemblèrent et tombèrent à l'improviste sur les satellites qu'ils rossèrent d'importance et obligèrent à partir. Et les choses en restèrent là.

Cette manière d'agir pourra surprendre ceux qui ne sont pas au courant des usages de la Chine, mais ce n'est pas chose rare, surtout dans nos parages. Il arrive souvent que les satellites, envoyés à la poursuite des malfaiteurs, sont poursuivis à leur tour et cruellement battus. Les émissaires du prétoire ont tellement l'habitude de maltraiter les pauvres diables qui leur tombent entre les mains, qu'on les craint et qu'on les exècre comme la peste. Les satellites sont-ils les plus forts? l'accusé et toute sa famille, coupable ou non, se sauvent et se cachent comme ils peuvent, et souvent pendant des mois entiers. Sont-ils les plus faibles et l'accusé a-t-il un peu d'audace?... parents et amis se réunissent aussitôt et on tombe sur les prétoriens avec un sans-gêne et un entrain qui obtiennent plein succès.

Les satellites s'empressent de prendre la fuite et ne s'arrêtent plus qu'à la porte du *Ya-men* (prétoire). D'ordinaire on se contente de les rouer de coups sans attenter à leur vie; car alors le cas deviendrait grave et le mandarin se verrait obligé d'agir avec vigueur. Il arrive cependant parfois que plusieurs satellites restent sur le carreau, c'est qu'alors les populations, poussées à bout, ne calculent plus la portée de leurs actes et n'ont qu'un seul but en vue, celui de se venger. Mais les prétoriens ont du flair; quand ils sentent le danger, ils se montrent prudents et ont soin de venir en nombre, et de se mettre à l'abri de toute surprise.

Notre *Té-lao-yé*, n'ayant point à venger la mort des siens,

ne se sentit pas d'humeur à continuer pour nous la lutte. Il laissa les voleurs tranquilles et plus disposés que jamais à recommencer leurs méfaits.

Cependant, les *Lolos* étaient revenus à la charge et nous demandaient de nouveau à nous avoir au milieu d'eux. L'obstacle que nous avions voulu éviter venait d'ailleurs de disparaître. Notre compétiteur avait subitement quitté la scène de ce monde. On me permettra de rapporter ici le récit de ses derniers moments.

Han-tchen était à l'apogée de sa puissance. Il dominait toute la contrée ; son nom était dans toutes les bouches ; sa renommée même était répandue au loin. Ce fut là précisément la cause de sa perte.

La guerre contre l'islamisme venait d'être terminée. Il fallait de l'argent pour combler les vides faits dans le trésor public. Un ennemi de Han en souffla un mot au gouverneur Tsen.

“ Grand homme, lui dit-il, vous avez un acte de justice à faire... Laissez-vous les coffres de Han déborder d'argent, tandis que les nôtres sont à sec ? Grand homme, ayez pitié du peuple que le ciel vous a donné à conduire.”

Jamais, dit-on, l'idée de justice n'avait paru si belle et si sainte aux yeux de Tsen-ta-jen. Et jamais il n'avait si bien compris ses devoirs à l'égard de son peuple.

“ Comment se peut-il que, sous mon gouvernement, il se commette de pareilles injustices, de si cruelles concussion ! Je veux faire un exemple : je veux que tous, grands et petits, sachent bien que je n'ai jamais connu le mal sans le réprimer.”

Quelques jours après, on apprenait à Kiu-tsin que la fortune de Han-Kouan était chancelante. Ce fut alors comme un signal attendu et longtemps désiré... Vingt accusations partirent aussitôt de vingt endroits différents, faisant peser sur le pauvre Han les griefs les plus graves. Tsen n'en demandait pas tant, mais comme de temps en temps il avait reçu de jolis cadeaux de la main libérale de Han, il voulut se piquer de reconnaissance et se montrer bon prince. Il manda donc Han-tchen à son *yamen*. Celui-ci, en bon Chinois, flaira le péril et pressentit un piège. N'importe, il fal-

lait partir. A tout événement, et pour parer au plus pressé, il remplit bien ses poches.

Que se passa-t-il dans l'entrevue?... Nul ne l'a pu entendre, mais tout le monde l'a su. Quand Han-tchen sortit du palais, ses poches étaient vides; mais les remontrances devaient avoir été douces et paternelles, car il semblait tranquille et répondait d'un ton assuré à ceux qui s'empressaient autour de lui.

Néanmoins, il crut n'avoir pas fait assez et il tenta bien tôt un second effort sur la vertu du Tsen; mais cette fois l'intègre gouverneur consulta les intérêts de l'Empire; l'accueil fut mauvais.

Han-Kouan, se sentant perdu, quitte le *yamen* en proie aux plus tristes pressentiments. En passant sous la porte extérieure, près de l'endroit où s'affichent les édits, il voit une grande pancarte revêtue des sceaux officiels. Il s'arrête machinalement et lit... Horreur!!! C'était sa propre condamnation! Han-Kouan est frappé d'épouvante, il court à son hôtel, fait seller son cheval et s'élanche sur la route de Kiu-tsin.

Mais Tsen-fou-thay est immédiatement prévenu par ses espions; Han-Tchen était à peine hors des portes de la ville que quatre ou cinq cavaliers se mettent à sa poursuite. Mieux montés que lui, il lui laissèrent d'abord prendre l'avance.

Quand ils virent qu'il allait atteindre Pan-Kiao, gros bourg à 40 *ly* de la capitale, ils le rejoignirent et lui tranchèrent la tête qu'ils rapportèrent à Tsen-fou-thay.

Ainsi se rend la justice en Chine, les brigands tuent les voleurs, jusqu'à ce qu'eux-mêmes soient exterminés à leur tour.

Han-Tchen mort, nous crûmes pouvoir reprendre les négociations avec les Hay au sujet du terrain de Pé-chy-ngay. Eux-mêmes nous faisant d'ailleurs des avances, rien ne s'opposait désormais à la conclusion du marché; plusieurs fois les deux frères Hay vinrent nous voir. Ils nous promirent même de ce faire chrétiens avec tout leur peuple et fixèrent un jour pour adorer.

Nous les attendîmes sans trop nous fier à leur paroles, car nous comprenions toute la difficulté qu'il y avait, pour des

jeunes gens de leur condition, à renoncer au culte de la chair et de l'argent, pour embrasser la voie de la mortification et de la justice.

Mais si nous comptions peu sur la conversion des Hay, nous avions du moins l'espérance fondée de convertir un certain nombre de *Lolos*. Nos relations avec eux nous avaient mis à même de les connaître et de nous faire connaître d'eux ; ces bonnes populations, sans parti pris, sans préjugés de nations, sans culte, comme sans croyances, nous écoutaient volontiers et prêtaient attention à la parole de Dieu.

Les deux frères Hay ne vinrent point adorer. Bientôt même, ils ne parlèrent plus de nous vendre le terrain de Péchy-ngay.

(A continuer.)

AFRIQUE CENTRALE.

KHARTOUM, le 9 mai 1883

Rév. ARTHUR BOUCHARD, missionnaire apostolique.

Très cher Confrère,

Permettez-moi de vous envoyer la copie d'une lettre écrite à son Eminence le Cardinal Canossa par le Rév. Père Don Luigi Bonomi, supérieur de la mission de Gebel Nuba. Voici cette copie :

J'espère ne pas déplaire à votre Eminence si je prends la liberté, en ce premier jour de l'an 1883, de vous envoyer cette lettre et de vous offrir mes plus sincères souhaits et ceux des missionnaires et des sœurs de Gebel Nuba, et de demander au Seigneur pour vous, toutes sortes de consolations et toute la iélicité que vous pouvez désirer dans le cours de cette année qui commence. En même temps, je crois vous faire plaisir en vous envoyant de nos nouvelles en ces temps où vous n'avez pu recevoir que des notices incertaines et confuses.

Du premier de l'année dernière jusqu'à ce jour, nous sommes restés presque totalement séparés, non-seulement de l'Europe et de Khartoum, mais encore d'Elobeid, d'où nous avons pu recevoir quelque furtive communication achetée à prix d'argent et de sang versé. L'insurrection politico-religieuse qui infecte et domine presque tout le Soudan Egyptien, après avoir éclaté sur le fleuve Blanc, se porta à l'occident, dans l'intérieur, à peu de distance de Délen, et là, avec l'aide de bandes d'arabes et de nègres prit une consistance telle qu'elle menaça en même temps Elobéid, Fashioda et Khartoum. En attendant, nous dûmes suspendre toute idée et tout projet de fonder à Nouba de nouvelles stations, pour lesquelles du reste nous avons déjà réuni le person-

nel et le matériel nécessaires, et nous fûmes contraints de nous borner à nous maintenir à Délen et d'armer une vingtaine de nos chrétiens nègres pour pouvoir nous défendre avec l'aide des soldats envoyés à Délen par le gouvernement pour réprimer la traite des noirs dans ces contrées.

Pour un certain temps, avec ces ressources et les précautions voulues, nous n'eûmes rien à craindre ni pour nous ni pour nos chrétiens. Lorsque les hordes des rebelles commencèrent à menacer Elobeid et les environs, le Rév. supérieur Lozi nous envoya l'ordre de nous retirer tous à la capitale du Cordofan en compagnie des soldats que le gouvernement lui-même avait rappelés à Elobeid. Cet ordre ne parvint ni à nous ni aux soldats, parce que le courrier fut tué en route ; nous reçûmes seulement un peu après le contre ordre de Don Lozi lui-même qui croyait que tout péril avait cessé. Du reste, l'un et l'autre étaient inutiles, parce que, dans une excursion, les arabes avaient pris aux soldats les quelques chameaux qu'ils possédaient, et dans cette saison, il était impossible à eux et à nous de faire à pied un voyage de 4 jours sans avoir les moyens de porter l'eau nécessaire ; car autrement, il nous eut fallu nous rendre aux rares puits qui se trouvent sur le chemin, occupés par des populations rebelles au gouvernement et par nature hostiles aux chrétiens. Il nous eut fallu, en outre, trainer à notre suite une centaine de femmes et de petits enfants chrétiens, parce que les abandonner c'était les livrer à l'esclavage. Nous résolûmes donc de demeurer, confiants dans la protection du Seigneur et dans la force du lieu que nous occupions, jusqu'à ce que la bourrasque fut passée, confiants encore sur les bonnes dispositions des Nubiens de Délen qui, dans cette circonstance, nous furent toujours favorables, bien que à toute heure excités contre nous par les menaces et les promesses des arabes. Les choses en demeurèrent là jusqu'à la fin de septembre, où plusieurs fois nous fûmes mis en alarme, mais nous espérions toujours que le gouvernement nous enverrait des secours suffisants pour nous retirer en toute sécurité. Une fois, une troupe de soldats vint jusqu'à Birquet battre les rebelles, d'où ils devaient venir nous chercher et nous escorter jusqu'à Elobeid ; mais au plus beau,

nous apprîmes qu'ils s'étaient retirés pour protéger Elobéid menacée elle-même, et que plus tard Don Lozi, trompé par des apparences de tranquillité, avait lui-même obtenu du gouvernement que les soldats resteraient à Délen, persuadé qu'il était que nous pourrions y rester avec eux sans danger.

Mais il vint un temps où les soldats commencèrent à manquer de pain et de provisions, et alors commencèrent encore les périls. Peu à peu le besoin les rendit insolents et odieux à l'un et à l'autre des villages du pays. Ils en vinrent même aux mains avec quelques Nubiens et il y eut des morts de part et d'autre. Ce fut alors qu'un émissaire du fameux Derviche, chef des rebelles, s'insinua chez les Nubiens et en attira à son parti un grand nombre. Toutes les provisions furent saisies, et nous fûmes réduits à l'extrémité. Dans ces circonstances, nous tinmes conseil avec le capitaine des soldats et le Mofaltesc, c'est-à-dire l'inspecteur de l'esclavage qui était un Bolonais, sur les moyens à prendre pour nous tirer d'embarras et nous convînmes à l'unanimité de partir en secret la nuit, les soldats, nous et les nègres de l'Eglise. Les quelques animaux que nous avions devant porter les sœurs et le plus strict nécessaire pour la route. Nous devions aller du côté du sud-est à Foscada où nous aurions pu trouver asile et secours, et descendre par le fleuve à Khartoum. Tout était déjà combiné pour la nuit du 14 au 15 septembre dans laquelle nous devions nous rendre dans le camp des soldats et de là partir sans être aperçus quelques heures avant l'aube. Nous fîmes ainsi, mais nous fûmes déçus lorsque nous trouvâmes ceux-ci nullement préparés, quoique nous leur eussions, la veille au soir, distribué une grande quantité de provisions et de vêtements que nous ne pouvions porter avec nous. Nous fûmes forcés d'attendre là jusqu'à ce que les soldats fussent prêts pour le départ. Pendant ce temps les Nubiens qui avaient flairé la proie, dérobaient et emportaient tout ce qui restait dans notre maison, avant que la nouvelle parvint aux partisans du Derviche qui auraient prétendu posséder le butin. L'aube de ce jour funeste se montra enfin, et fut la première où la cloche de notre église n'ait pas sonné l'*Ave Maria* et annoncé

le saint sacrifice. Le capitaine et une partie des soldats, à notre insu, envoyaient des exprès à nos ennemis pour traiter de notre reddition. Ce fut en vain que nous protestâmes, nous et une grande partie des soldats, parce que peu à peu ils allaient au quartier de l'émissaire du Derviche porter leur fusil en acte de soumission ; des premiers fut le capitaine lui-même. Il ne nous resta d'autre parti à prendre que de nous rendre à nos habitations qui n'étaient plus reconnaissables, pour nous préserver du soleil, prendre du repos et tenir conseil. Là, nous nous accommodâmes le mieux possible jusqu'à ce que vint encore notre tour de céder en nous présentant au chef des rebelles. Lui-même avait déjà été prévenu de notre résolution de partir la veille au soir par trois de nos nègres chrétiens mariés. Après avoir reçu de nous, le jour auparavant, argent et vêtements pour le voyage, ces malheureux allèrent le soir faire acte de soumission à l'ennemi en se déclarant musulmans, dans l'espérance ensuite d'avoir part au partage de notre avoir. Le chef des rebelles qui était une de mes connaissances et un ami du pauvre Monseigneur Comboni, nous déclara que si nous voulions nous faire musulmans comme avait déjà fait le mofaltesc, notre compatriote, ou nous laisserait tout, provisions et armes, et que nous pourrions librement rester à notre poste ; sinon, nous devions consigner les armes et tout ce que nous possédions ; à cette condition, nous serions libres de partir pour notre pays. Nous prîmes le parti de lui porter nos armes, et nous l'invitâmes à s'emparer de notre avoir comme bon lui semblerait. Il avait déjà le matin contraint les nubiens à lui rapporter tout ce que la nuit ils avaient volé à nos maisons.

La matinée suivante, une bande d'Arabes et de Nubiens de la pire espèce vint au chant des louanges de Mahomet prendre possession de nos demeures, en commençant par l'église où ils exercèrent leur fureur satanique sur le peu qui était demeuré intact ; ils finirent par prendre note de tout et nous laissèrent seulement comme une faveur de notre antique connaissance les vêtements que nous portions et un autre de rechange. Pour nourriture, il ne nous resta qu'un peu de pain sec que nous avions préparé pour le chemin et

un petit sac de lentilles qui survécurent à la dilapidation, au point que les Nubiens eux-mêmes, touchés de compassion, nous portèrent à manger les quelques jours que nous demeurâmes à Délen. Nous ne pûmes rien obtenir en faveur de nos nègres et négresses, et ce fut là notre plus grande douleur de les voir devenir la proie de ces monstres qui se les partagèrent sous nos yeux comme ils eussent fait d'un troupeau de brebis. Ils nous promirent une lettre adressée au fameux derviche, afin que celui-ci, selon les conventions, nous laissât prendre le chemin de Khartoum ; mais cela encore sous quelque prétexte nous fut refusé au moment de notre départ. Oh ! combien plutôt aurions-nous désiré de mourir en témoignage de notre foi pour l'exemple de nos chrétiens, que de nous voir traités avec une douceur fautive et étudiée, au moment où ils nous ravissaient le fruit des fatigues de tant d'années, et où nous devions laisser nos nègres dans le péril certain de se faire Musulmans par force. En attendant, nous dûmes rester trois longs jours comme des hôtes dans nos demeures, et cela encore par faveur, tandis que ces misérables agissaient en maîtres. Le soir, nos nègres et négresses se réunissaient autour de nous et des sœurs pour faire les prières habituelles et entendre quelques avertissements interrompus le plus souvent par des larmes. Vint ensuite le moment du départ, où les nôtres voulurent, mais en vain, nous accompagner, à l'exception de deux qui obtinrent de venir comme serviteurs des nouveaux maîtres afin de nous voir arriver au moins jusqu'à Elobeid. On disait que cette cité avait été prise par les Arabes, et que le derviche rebelle y siégeait en vainqueur.

Tout le pays entre cette ville et Délen était aux mains des rebelles, et pour cela il fallait une escorte pour nous conduire en sûreté. L'escorte se composa de quelques Nubiens déjà depuis longtemps partisans du Mahdi, et de quelques Arabes venus avec l'envoyé de celui-ci dans le but de soumettre Délen et les monts environnants. Alors commença pour nous ce que nous appelions notre chemin de la croix, pendant lequel nous eûmes un peu de patience, grâce à celui qui nous y avait précédé comme un agneau de douceur. Au commencement, il nous fut permis de monter en voyage

les chameaux, mules et ânes que nous avions ; mais ils ne tardèrent pas de les charger de leur propre bagage, de sorte qu'à peine si nous pouvions nous y accommoder, lorsque de temps en temps ils nous les cédaient, et nous faisons le reste à pied.

La vallée était muette, et l'on n'entendait que les gémissements des vieillards qui, sans craindre pour leur âge avancé, pleuraient notre départ. Nous reçûmes aussi les saluts émouvants de ceux qui nous aimaient et spécialement du Codgiour Cacoum, qui, le premier, nous ouvrit la voie de Nouba, nous accueillit dans sa maison, et qui à présent lui aussi se voyait dégradé par les nouveaux maîtres et relégué dans un coin. Une insulte qu'ils auraient voulu nous faire, c'était de nous obliger à prendre avec nous un grand crucifix de bronze pour le faire voir et profaner par le derviche. Mais la première nuit que nous nous arrêtâmes près d'un mont, nous eûmes le bonheur, en profitant des ténèbres, de pouvoir le cacher dans une caverne de roches, où personne autre que l'un de nous sera capable de le trouver, et ainsi nous l'avons soustrait aux insultes et au mépris de ces fanatiques.

Le lendemain, le chef de l'escorte, tout préoccupé de charger les bêtes de somme, oublia le crucifix, et ainsi nous épargna une nouvelle affliction ; mais il prit la peine de nous priver encore de nos vêtements de rechange qu'il nous avait laissés à notre départ, et dans toutes les bourgades où nous nous arrêtions, nos maîtres avant d'y entrer se mettaient tous en file, vêtus de leurs plus beaux habits qui, pour la plupart, étaient les aubes ou surplis de notre église, ou manteaux faits avec les vêtements des sœurs ; puis ils entraient dans le village au chant de l'antienne à leur prophète, à laquelle répondaient par les cris de joie accoutumés les femmes du pays qui, semblables à autant de mégères, venaient à leur rencontre pour se repaître de la vue de leurs prisonniers et nous envoyer leurs tendres augures sous forme d'imprécations les plus variées. Cependant, il suffisait que nous nous arrêtions quelque peu dans un pays, et que nous nous entretenions avec les gens, pour que même les plus fanatiques s'adouçissent ; car ils nous reconnaissaient

pour ceux qui tant de fois étaient passés et avaient logé chez eux sans leur faire aucun mal, et auxquels ils demandaient des remèdes ou autre chose, et ils avaient compassion de nous, et nous priaient de suivre leur religion, nous promettant que tout nous serait restitué.

Les satellites eux-mêmes qui nous conduisaient, pour se faire honneur en présence du grand derviche, de la proie qu'ils portaient, avaient pour nous quelques égards, et cherchaient à éviter les centres les plus peuplés; nous pûmes, en usant de fermeté, obtenir qu'au moins les sœurs et un catéchiste malade, ne fissent pas la route à pied comme ils avaient tenté de la leur faire faire bien des fois. Mais ce qui nous faisait le plus de peine était de voir que les deux enfants qui nous accompagnaient étaient sans cesse tentés par eux de se faire musulmans. On les empêchait de nous rendre aucun service, de s'approcher de nous; on les contraignait de chanter et de prier avec eux, on alla même jusqu'à enchaîner celui qui se montrait le plus rebelle. Nous marchâmes ainsi lentement; le neuvième jour, arrivés à quelques heures d'Elobeid, nous nous arrêtâmes dans un village en attendant que notre chef et conducteur allât en avant jusqu'au camp des rebelles pour annoncer notre arrivée, et savoir ce qu'il devait faire de nous. Il nous envoya dire de nous avancer, que le derviche lui avait dit qu'il ne mangeait pas les hommes.

Le lendemain, nous nous mîmes en marche jusqu'à ce que nous retrouvâmes notre conducteur assis près d'une mare d'eau, et entouré d'une nouvelle bande de satellites: il nous invita à nous arrêter. Là se renouvela la scène habituelle, mais avec plus de solennité. Ils nous présentèrent une frapouille envoyée par le derviche, devant laquelle ils nous firent déposer les clefs des caisses de la médecine et du pain, nos couvertures, les chaises, les sacs de voyage, les montres et tout ce qui leur paraissait superflu; de plus, ils prétendirent faire un examen personnel de chacun de nous et en particulier des sœurs qui devaient, selon eux, avoir de l'argent caché. Il faut noter, que lors la prise de possession qu'ils firent à Dêlen, ils ne nous demandèrent jamais d'argent, mais l'argent était toujours l'objet de leur plus

grand sollicitude, d'autant plus que chez les Arabes courait le bruit que nous avions au moins 12 caisses de talers. Et ils ne savaient pas que depuis plus de 8 mois nous étions privés de communications sûres avec Elobeid, au point que nous regardions comme une bonne fortune et une providence spéciale du Seigneur d'avoir reçu un peu avant la mort du pauvre monseigneur Comboni la somme de 500 talers qui nous furent utiles dans cette circonstance, de sorte qu'au moment de notre départ nous n'avions plus que 100 talers environ. Nous cherchâmes à les cacher en les divisant entre chacun de nous, et nous en plaçâmes une partie dans la caisse du pain. Lorsqu'ils firent la première visite, le second jour du voyage, ils ouvrirent la caisse, mais ils la fermèrent aussitôt sans rien soupçonner. Je voulus alors me donner un caprice, et ayant appelé à part notre conducteur, j'ouvris de nouveau la caisse et lui dis : " Vous avez cherché notre argent ; vous l'avez eu sous les yeux et vous ne l'avez pas voulu ; le voilà," et ainsi j'ouvris le petit sac qui contenait 20 talers et ajoutai : prenez ces talers et ne nous troublez plus." Alors, je lui demandai comme faveur deux ou trois talers pour les besoins du voyage et il me les donna. Le dernier jour cependant il me les redemanda, et ainsi nous ne sauvâmes que les quelques-uns que la nuit nous avions cousus dans nos paletots. Après qu'ils eurent recueilli nos dépouilles dernières ainsi que nous croyions, ils en chargèrent nos montures, sur lesquelles ils montèrent eux-mêmes, et nous firent aller à pied le reste du voyage. Il devait être à peu près midi, et le terrain sablonneux et la chaleur rendaient la marche excessivement pénible, surtout aux sœurs et au frère malade. Au fur et à mesure que nous avançons vers le campement des Arabes et du derviche, sous Elobeid, la foule se faisait toujours plus compacte autour de nous, et chacun des nouveaux arrivants se croyait le droit de nous interroger, de nous menacer et de nous prédire la décapitation, parce que nous refusions de répondre à la formule musulmane : " La iloh ilâ allah, na Mohammed rusil allâh" ; mais étant arrivés à l'ombre d'un baobab, et nous étant arrêtés un peu pour reprendre haleine, nous eûmes à subir un nouveau dépouillement du peu qui nous

restait, de sorte que aux sœurs ils enlevèrent le voile de la tête, les mouchoirs et jusqu'aux vêtements de dessous. Dans la visite qu'ils leur firent précédemment par le moyen d'une femme qu'ils amenaient justement pour cela en voyage, elles se virent privées des chapelets attachés à la ceinture, des médailles et des reliques qu'elles portaient au cou. Nous étions déjà fatigués, et nous ne pensions pas à opposer la moindre résistance ; nous nous consolions d'être jugés dignes de ressembler à notre Divin Maître, qui, semblable à un agneau plein de douceur, n'a pas ouvert la bouche devant ceux qui le dépouillaient, mais alors après tant de menaces, nous ne faisons plus cas de la vie, et peu nous importait de mourir plus ou moins bien vêtus.

Nous étant encore un peu avancés, nous eûmes à subir une nouvelle irruption de prétendants, qui nous enlevèrent jusqu'à la ceinture des pantalons, avec un plus grand acharnement, et à Don Guiseppe ils enlevèrent le paletot avec le peu d'argent qu'il y tenait caché. Les sœurs étaient toujours soumises à une perquisition plus rigoureuse, au point que je dus menacer avec un bâton les plus hardis. Alors la crainte n'avait plus influence sur nous, et au milieu de mille lances nous devenions toujours de plus en plus courageux. Nous étions déjà entrés dans le campement, et la foule nous arrivait toujours de plus en plus nombreuse.

La sueur, la chaleur, les cris confus de la multitude, les chants monotones des satellites du derviche, la vue d'un camp de 100 mille Arabes que l'œil ne pouvait pas embrasser, tout contribuait à faire sur nos âmes une impression terrible. De temps en temps, nous jetions les regards sur la ville d'Elobeid que les arbres environnants faisaient ressortir au milieu du désert, et nous entendions gronder le canon de temps en temps, et notre émotion devenait plus grande. Nous approchions toujours de plus en plus du centre du camp où habitait le chef de la rébellion, et auquel nous devions être présentés. Toutefois, avant de le faire, ils nous conduisirent sous un toit de paille où habitait un des chefs les plus influents des Arabes, qui nous accueillit avec l'hospitalité habituelle aux Arabes, et nous restaura un peu avec du pain, de l'eau et encore un peu de café que

depuis si longtemps nous n'avions pas goûté. Le derviche reposait alors, et il convenait que nous attendions qu'il fut disposé à nous recevoir; d'où nous eûmes le temps de nous reposer un peu, de nous remettre de notre excessive anxiété et de co-ordonner nos idées.

Celui que nous appelons le derviche et qui est surnommé par les Arabes le Mahdi ou l'Imen, est tout simplement un fâti, prêtre des Mahométans, un homme d'une quarantaine d'années, d'un teint brun-roux, de stature grande et bien formée. Il a une figure plutôt affable, mais cette affabilité est, comme on le reconnaît, étudiée avec un grand soin; mais il n'a aucun élan, ni aucun signe qui indique quelque chose de spécial et d'extraordinaire. Il s'est mis depuis longtemps dans la tête le projet de réformer la religion déchue dans ces pays par la connivence du gouvernement et des Européens, et comme motif pour exciter les populations au soulèvement et à la révolte contre le gouvernement des Turcs, ainsi qu'ils appellent les Egyptiens, il parla des impôts onéreux et de leur perception plus onéreuse encore. Depuis environ huit ans, il allait parcourir en secret les divers centres du Soudan Egyptien, pour jeter peu à peu les bases d'un soulèvement général, qui devrait éclater en bon temps, et pour se faire connaître des diverses tribus Arabes musulmanes qui s'y sont naturalisées, principalement depuis que le gouvernement Egyptien en a pris possession.

Le moment vint où les peuplades du Soudan commencèrent à se lamenter des taxes onéreuses qui leur étaient imposées par le gouverneur du Soudan, et qui étaient injustement augmentées par les percepteurs du gouvernement. Ces injustices déterminèrent le conspirateur à se déclarer ouvertement, et se portant sur les rives du fleuve blanc, dans un lieu dépourvu de trouges, il commença à prêcher la rébellion dans quelques petits villages, au nom de Dieu et du prophète. Il appelait les habitants à la prière habituelle, et les enflammait par la lecture du Coran, les exhortait à ne pas craindre le gouvernement, leur disant que la cause pour laquelle ils résistaient, et le nom de Dieu invoqué sur eux, rendraient ses armes inoffensives. Son habit était celui des

derviches, c'est-à-dire une longue chemise fermée, avec un seul trou pour passer la tête, avec deux larges manches, et descendant jusqu'aux talons; cette chemise était cousue de pièces d'étoffe de diverses couleurs, de manière à la faire paraître faite de mille pièces. Peu à peu ses partisans commencèrent à adopter ce mode de vêtement, qui devint dans la suite le signe de reconnaissance de ses partisans. Toutefois leur costume prit une forme plus régulière, ils retinrent la variété des couleurs et des pièces, et ils les attachèrent comme une bordure aux manches, au cou, et au bas de la longue chemise; la première mode avec ses pièces de diverses couleurs cousues çà et là au hasard fut laissée aux esclaves et aux pauvres, et l'autre devint la propriété des riches et des fervents qui s'intitulèrent "ansan el din," c'est-à-dire champions de la religion. Ayant aboli le tarbousc ou fez distinctif des soldats du gouvernement et des employés, ils s'enveloppèrent la tête d'un turban, d'autant plus honorable qu'il est plus grand, sous lequel ils placèrent une calotte en paille.

Chacun du reste doit être armé ou de lance ou d'épée, le fusil étant prohibé comme arme des infidèles. Avec ces moyens le fameux chef des rebelles Mahommed-Ohmed, c'est ainsi qu'il s'appelle, commença d'abord par soulever les populations de quelques villages proches du fleuve, de sorte qu'elles refusèrent de payer les impôts au gouvernement, se mettant dans une résistance passive. Ce fut alors que le gouverneur de Khartoum lui envoya un des principaux de la capitale du Soudan pour entendre ce qu'il prétendait faire obtenir sa soumission et par son moyen la soumission de ces populations; mais il n'obtint que la déclaration qu'ils s'étaient soulevés par zèle pour la religion qu'ils voulaient restaurer. L'envoyé du gouvernement répondit : tu es donc le Mahdi? Il n'en obtint qu'une réponse évasive mais qui faisait présumer que son intention était de se proclamer mahdi. Le mahdi, suivant la tradition musulmane, doit venir à la fin des temps comme envoyé de Dieu pour réunir toutes les nations dans une seule croyance, la croyance musulmane, en déployant tout le zèle possible pour la diffusion du Coran sur toute la surface de la terre, et son obser-

vance jusqu'à la descente de J.-C. lui-même, reconnu par eux comme un prophète, lequel s'unirait à lui et appellerait tous les chrétiens à la foi mahométane.

Dès ce moment cette croyance se répandit parmi toutes ces populations, et qu'ils le croient ou non, ils l'appellent de ce nom, ou encore ils l'appellent Iman ou Seigneur, Seid. Nous, dans la suite, nous l'appellerons de ce nom Seigneur comme nous avons toujours fait, soit que nous traitions avec lui, ou avec d'autres, pour faire voir que nous ne reconnaissons pas sa mission céleste, mais seulement sa puissance terrestre.

Le gouvernement au retour de l'envoyé eut l'imprudence d'user la force seulement à demi ; il envoya deux compagnies de soldats commandés par deux capitaines afin de réprimer les rebelles. Lorsqu'ils furent arrivés, au lieu d'agir avec énergie ou de se tenir en garde, ils se divisèrent d'abord par suite de la rivalité du commandement, et ne prirent aucun moyen décisif. Ils pénétrèrent dans le village qui les accueillit avec indifférence, et voyant ce monde dépourvu d'armes à feu, ils crurent sans défiance pouvoir en imposer par leur seule présence, comme de coutume. Mais au contraire, tandis qu'ils étaient éparpillés la nuit dans les maisons, cherchant à boire et à manger, ils furent assaillis et 130 environ furent massacrés, le reste ayant réussi à se sauver par la fuite. De là, ces gens craignant la vengeance du gouvernement, abandonnèrent leurs habitations, et ils s'internèrent avec le Seid au sud-ouest jusque près des monts de Nouba, où ils trouvèrent accueil, hospitalité et adhérents. L'affaire commença à prendre des dimensions inquiétantes pour le gouvernement qui envoya le Moudé d'Eloheid avec un millier de soldats pour les combattre. Mais celui-ci retourna sans avoir rien obtenu, soit qu'il ait été effrayé du nombre des rebelles, soit qu'il ait été satisfait de les avoir délogés de leur position, bien qu'il n'ait pas réussi à les soumettre ; après cette expédition, le gouvernement chercha divers moyens de les pacifier, mais en vain.

Le mahdi se fixa sur le mont Godin, s'y fortifia et s'attira un grand nombre d'adhérents, qui, allant et venant de leur pays, purent propager la croyance en lui. Alors le gouvernement pensa à agir avec énergie, et de Khartoum, d'Eloheid

et de Fachada envoya dans cette contrée une armée assez considérable comptant à peu près six mille hommes. Ces soldats étaient en grande partie des hommes fraîchement enrôlés, des donagla ou habitants de Donogla et des esclaves fournis par le pays. Une partie était armée de Remingtons, avec canons et sarajjes ou fusées, et le reste fusils communs. Ce qu'a fait cette expédition, on ne le sut jamais clairement ; seulement on sait d'après les déclarations des arabes qu'elle fut complètement détruite, et que les armes, les canons et les munitions furent pris ; la vérité est qu'un très petit nombre se sauvèrent à Fichoda.

A partir de ce moment le crédit du Mahdi s'augmenta considérablement, et de sa part et de la part de ses adhérents furent expédiées des lettres de menace à Elcbeid, à Khartoum et partout pour exciter les principaux de tous ces pays à favoriser la cause la meilleure pour eux. Et ils obtinrent en grande partie leur but ; les faits le prouvèrent bien vite comme nous le verrons. En plein Carif, c'est-à-dire dans le temps des pluies, tandis que le gouvernement et spécialement la muderie d'Elobeid, après avoir organisé de nouvelles troupes et reçu des renforts de Khartoum, allaient battre séparément les autres centres des rebelles qui s'étaient formés par le contre coup du premier, éclata la nouvelle que le Mahdi était venu au Birquet avec une grande suite, et que là étaient accourus à lui des arabes de tous les environs et qu'une imposante armée s'était formée. La Muderie d'Elobeid, occupée jusqu'alors à réprimer divers soulèvements des environs, un desquels vint même à menacer la cité, put à peine recueillir les diverses troupes dispersées à cet effet et ainsi laissa la liberté aux insurgés d'aller grossir les bandes du Mahdi. Une colonne de soldats d'environ un mille fut même exterminée et taillée en pièces à Teyara. A grand peine on put élever une terrasse autour de la ville, mais celle-ci si faible et si étendue qu'elle rendit la défense impossible. De plus par suite de l'augmentation des troupes le grain que le gouvernement avait coutume de recueillir devenait insuffisant et on ne pensa pas à faire des provisions à temps.

Le Seïd en peu de temps se vit avec tant de monde qu'il

put penser à s'avancer vers Elobeid, et il vint jusqu'à Couba, village, à quelques heures de cette ville. Alors une grande part^e des arabes et marchands Dongolani du Cordofan, quelques-uns par esprit de fanatisme, d'autres par correspondances secrètes, spécialement les plus riches et les plus influents, d'autres encore par crainte, sortirent de la ville et s'unirent à lui et la laissèrent ainsi dépourvue du secours de leur nombreux esclaves armés. Parmi ces derniers, un seul parmi les chrétiens, nommé George Wamboulié, avec sa femme et ses enfants, pour échapper au massacre attendu au moment de l'assaut et en même temps dans l'espoir de sauver sa subsistance à l'entrée du Seïd, se fit ou au moins fit semblant de se faire musulman. Et peut-être aussi ce fut une spéciale disposition de la providence qui le permit pour nous être d'un grand secours. En attendant, le gouvernement se voyant dans l'impuissance de faire front en pleine campagne à ces hordes nombreuses, se borna à la défense de la partie la plus importante de la ville, l'entourant d'un autre retranchement plus restreint et recueillant au centre les provisions et le reste des habitants parmi lesquels les membres de la mission catholique et les marchands chrétiens, grecs et syriens, qui s'y trouvaient. Et à peine s'il eut le temps de le faire, car aussitôt la troupe des rebelles donna l'assaut au premier retranchement, le vendredi 9 septembre, et facilement le franchit, et franchit encore le second, plus petit et incomplet, s'emparant des rues, des places et des maisons qui n'étaient pas assez fortes pour résister à un premier choc. La force militaire était déjà vaincue par le nombre, et les fusils aux coups rapides n'étaient plus suffisants ainsi que les canons contre un ennemi qui ne comptait pas les morts et qui était pour ainsi dire mêlé à elle.

Un seul remède put changer la face des choses, ce fut de faire monter une grande partie des soldats sur les toits et sur la terrasse de la muderie, et de là faire feu sur la multitude qui, armée seulement de lances et d'épées, se trouva exposée aux coups irréparables de cette quantité de fusils. Alors dans le cœur si vil par nature des arabes reprit l'instinct du salut, et la peur s'empara spécialement de leur nom-

Breuve cavalerie, qui en fuyant elle aussi, dispersa ces hordes désordonnées avides de rapine et de dévastations. Peu à peu la cité fut évacuée au point que le soir tous rentrèrent dans leurs campements, laissant un nombre considérable de morts. Mais cela n'empêcha pas que, après quelques jours, tandis que les soldats étaient à débarrasser les rues des morts et à les ensevelir et à fortifier davantage la ceinture de défense, l'armée du Seïd vint camper à deux kilomètres de la ville sur une colline sablonneuse qui s'étendait au nord-ouest, et dominait la vallée interposée, où existe une quantité de puits. Ils s'y établirent fortement, dominant tout le pays soumis et ayant la facilité d'empêcher toute sortie que les soldats pouvaient faire hors des retranchements pour se procurer des provisions au dehors. Cependant dans la suite ils ne se hasardèrent plus de tenter un nouvel assaut, bien qu'à partir de ce jour ils aient commencé eux-mêmes à se servir d'armes à feu et des munitions qu'ils avaient prises dans les précédentes batailles.

Ils firent encore venir les canons pris à Gadir, mais ils ne purent s'en servir avec avantage par suite de leur inhabilité. Ils avaient, il est vrai, dans leurs files les soldats eux-mêmes du gouvernement faits prisonniers, dans les autres centres et les canoniers; mais ceux-ci, ou par malice ou inhabilité, manquant d'officiers supérieurs ne surent pas tirer un coup juste en quatre mois. Les champions du Seïd se contentèrent d'aller se cacher derrière les murs des maisons à l'extrémité de la ville abandonnée des soldats, pour troubler ceux-ci par des fusillades fréquentes, ou prendre à la derobée les imprudents qui en petit nombre se hasardaient à sortir de la ville pour se pourvoir de grains, paille, bois et autres provisions, prompts à s'enfuir et appeler du secours lorsqu'ils tentaient une sortie en règle.

Tandis que les choses en étaient à ce point, nous arrivâmes au Boga; ainsi est appelée la place où réside le Seïd, auquel nous fûmes invités à nous présenter après une heure environ de notre arrivée. Nous étions au nombre de sept, deux prêtres, D. Guisseppe Ohrralder et moi, deux laïcs, l'un de Vérone et l'autre de la Lombardie, et trois Sœurs, Sr Amélia Andreis de Sta Maria de Zerio, Sr Eulaha Pesa-

rento de Montorio et Sr Maria Caprini de Negrar. Nous nous présentâmes au Seid qui était assis à terre sur une misérable natte, et sous une cabane de cannes de Durah mal arrangées et qui pouvait à grand peine contenir huit ou dix personnes entassées. Lui-même nous interrogea sur notre condition et qualité et sur le motif qui nous conduisit dans ce pays. Nous répondîmes le mieux que nous pouvions sur notre qualité et les lois de notre condition de prêtres, ou religieux et de sœurs et sur notre but d'instruire les païens infidèles de notre religion. Alors il nous lut un passage de l'histoire ecclésiastique musulmane, si je puis dire ainsi ; je n'ai pas tout compris, mais j'ai assez compris en général qu'il était question d'un empereur ou évêque oriental qui, pris dans la guerre, se déclara ou fit semblant de se déclarer musulman, et ayant fait un signe pour nous inviter à l'imiter, il n'eut pas le courage de nous en dire davantage, dans la crainte que quelqu'un de nous résistât à sa volonté. Et ce fut le motif pour lequel toutes les fois que nous eûmes à lui parler, il ne nous invita jamais directement à nous faire musulmans, mais seulement par tergiversations et détours ; il nous citait des textes ou sentences du Coran qui en eux-mêmes n'avaient rien de mauvais. Cette fois il fit appeler Georgi Wamboulié qui, néophyte encore, pouvait exciter à embrasser sa religion. Celui-ci déjà avisé de notre arrivée par une de ses servantes, qui fut auparavant élevée par les sœurs, arriva promptement et nous tint compagnie, facilitant notre entretien avec le Seid, entretien qui continua jusqu'au soir. De là il nous conduisit à la demeure qui nous était assignée pour cette nuit, et qui était dans l'enceinte occupée par le calife ou vicaire du Seid ; appuyés à un parapet en paille, à ciel ouvert et entourés de gardes, nous étions exposés à la curiosité permanente de ce peuple qui se pressait pour nous contempler.

C'était le soir du 27 septembre 1882 et la lune dans sa plus grande splendeur se levait magnifique plus que jamais en face de nous. Nous tirâmes de nos poches le dernier morceau de pain qu'ils nous avaient laissé prendre et nous le mangeâmes. Georgi Wamboulié nous avait annoncé auparavant que si nous résistions à nous faire musulmans ils-

nous trancheraient la tête. Néanmoins nous lui répondîmes que c'était inutile de nous tenter et qu'ils feraient ce qu'ils voudraient. Lui-même eut été disposé à payer une forte somme pour notre rançon si nous avions accepté, mais c'était inutile de l'espérer. Pour cette raison nous devions penser à nous préparer. Cependant il nous dit qu'ils nous laisseraient le temps de nous décider ; nous répondîmes que nous ne le désirions pas, mais que plus tôt ils le feraient, plus nous serions contents. Cependant comme il insistait pour que nous demandions un peu de temps, nous lui répondîmes que s'ils voulaient nous laisser libres cette nuit, nous accepterions, et lui allant et retournant nous dit qu'il serait fait selon nos désirs. Il était donc décidé que le lendemain serait fixé avec la grâce de Dieu pour être celui de notre martyr, et cette nouvelle répandit dans nos cœurs une sorte de joie intérieure qui, je crois, devait transpirer au dehors. Le calife vint nous inviter et nous fit les mêmes demandes, mais lui fut plus explicite, et nous encore plus clairs ; il nous porta quelques pastèques du pays à manger, les rompit en les frappant sur la terre et les plaça devant nous. Nous qui dans d'autres conditions ne les aurions pas mangées, parce que dans ce pays elles sont tout à fait insalubres, nous les prîmes avec avidité sans aucune crainte en disant qu'elles n'auraient pas le temps de nous faire du mal. Alors ayant fait venir Georgi, nous lui consignâmes le peu d'argent que nous avions pu cacher et le priâmes de venir le lendemain avant l'exécution, lui disant que nous lui donnerions quelque souvenir de nous. Alors, nous nous disposâmes avec allégresse à passer la dernière nuit de la meilleure manière possible. Les gardes étaient étendues à deux pas autour de nous, mais nous pouvions librement parler en italien, car personne dans le camp ne nous aurait compris. Nous récitâmes donc nos prières habituelles, et ensuite, assis l'un à côté de l'autre, nous fîmes notre confession et nous reçûmes tous l'absolution dernière pour notre grand confort ; une heure s'écoula dans une secrète et confidentielle conférence avec notre bon Jésus qui daignait nous accepter comme ses témoins. A la lumière splendide de la pleine

lune nous écrivîmes sur un dernier bout de papier un court mémoire que nous signâmes tous de notre propre main, pour le donner la matinée suivante à Georgi, afin qu'il le fit arriver dans nos pays comme il pourrait. En dernier lieu après avoir reçu la bénédiction et baisé la relique de la sainte croix que j'avais pu cacher, nous nous laissâmes aller à un sommeil paisible pour les quelques heures qui nous restaient. Je crois qu'aucun de nous n'a jamais dormi d'un sommeil plus tranquille. La crainte et les angoisses qui depuis plus de quatre mois nous avaient continuellement troublés étaient disparues. Nous n'avions plus nul souci de la terre, et l'espérance dans la miséricorde du Seigneur nous remplissait d'une suave et douce allégresse. Le matin nous fûmes réveillés par le son du cor de guerre du Seid et du son retentissant du gros tambour qui appelait aux armes. De fait, peu à peu nous vîmes descendre de toutes parts des bandes nombreuses de gens armés, à pied et à cheval, qui de lances, qui de fusils, et tous à la suite des drapeaux de leurs propres chefs. Nous croyions qu'ils voulaient donner l'assaut à la ville, mais ils nous dirent qu'ils faisaient une parade ou revue générale. De fait le Seid lui-même un peu après s'avança au milieu d'eux, monté sur un chameau blanc et portant en croupe un enfant qui lui tenait une ombrelle sur la tête. Nous ne savions que penser de cela, quand vers dix heures du matin vint M. Georgi qui nous avertit que c'était la coutume chaque vendredi. Déjà les troupes étaient descendues dans la plaine, en face d'Elobeid, et du lieu où nous étions, nous pouvions bien les voir se déployer en forme d'un grand carré plus ou moins régulier. Nous pûmes calculer qu'ils pouvaient monter à un chiffre d'environ 29,000 hommes, parmi lesquels 10,000 environ, armés de fusils, et pourtant dans le camp et dans le marché voisin on ne pouvait s'apercevoir qu'un si grand nombre manquait, tant ils étaient encore nombreux. Tandis que nous étions tous occupés à observer une telle nouveauté, voilà que pour nous enlever tout doute arriva une bande de satellites armés qui nous invitèrent à descendre nous aussi vers le Seid. Nous nous regardâmes l'un l'autre et tous nous comprîmes bien que notre dernière heure était venue ;

M. Georgi nous dit qu'il en était ainsi. Nous remerciâmes le Seigneur de tout cœur d'une si grande faveur, lui demandâmes secours dans un tel moment, et vite ayant consigné à Georgi notre écrit de la nuit, et la relique de la Ste Croix que nous baisâmes auparavant pour la dernière fois, nous nous archeminâmes de ce côté, entourés de cette bande. Et nous dûmes bien leur être reconnaissants des soins qu'ils prenaient en nous escortant. Car à chaque pas la foule nous pressait plus opprimante et plus menaçante, tellement que nous vîmes plusieurs fois les lances brandies par ces fanatiques diriger contre nous, et ils nous eussent frappés sans les soins de nos gardiens qui, à force de paroles et de coups de boucliers, éloignèrent et refrénèrent ces furieux.

Quand nous fûmes proche des troupes rangées, celles-ci mêmes ne purent s'empêcher de nous insulter sans se soucier des commandements des chefs qui cherchaient à les tenir en ordre ; ainsi nous allâmes récitant les prières des agonisants et autres prières jusqu'à ce que nous arrivâmes près du Seïd qui nous attendait, et qui était peu distant de notre cimetièrre catholique où autrefois nous avions conduit nos confrères à la dernière demeure. Nous reconnûmes le lieu et de suite nous nous dûmes l'un à l'autre que c'était peut-être une providence du Seigneur que nous devions nous aussi reposer près d'eux. Ayant fait l'acte de contrition et reçu encore l'absolution nous nous proposâmes de nous présenter au Seïd. Celui-ci nous vit, nous fit signe de nous avancer et nous ayant fait faire place, il nous demanda si nous avions vu, nous répondîmes oui ; il nous dit deux fois : Que Dieu vous conduise à la vérité, et ils nous excitaient chaque fois à répondre Amen ; nous répondîmes ne voyant en cela aucun mal. Alors il nous fit aller en avant et lui venait dernière nous pour pouvoir mieux nous voir et nous défendre de la foule qui ne cessait de s'affoler contre nous. Ainsi nous allâmes très bien jusqu'aux pieds de la colline où est sa demeure, et là, nous ayant de nouveau fait les mêmes invocations, il nous laissa et alla en avant.

Nous ne savions que penser de tout cela ; seulement nous avions entendu le Seïd lui-même commander aux siens de remettre l'épée dans le fourreau, et cela nous parut de bon augure. Cependant, peu après, un des grands chefs de cette bande, monté sur un cheval superbe, vint nous tirer de notre erreur. Il vint au devant de nous, s'arrêta brusquement et nous interrogea : " Ainsi donc voulez-vous vous faire musulmans ou mourir ? " " Mourir plutôt," répondit chacun de nous. Il renouvela lui-même la demande en particulier à chacun, et de chacun en particulier il eut la même réponse.

Il fit alors avec dépit faire volte-face à son cheval et s'en alla. Alors nous fûmes reconduits encore à la demeure du Seid et là nous fûmes restaurés par un peu de nourriture et de boisson, nous en avions besoin. Un de nos frères qui était parti de Délen malade et n'avait pu nous accompagner ce jour-là qu'avec le secours de deux de nous, demanda une fois dans le camp un peu d'eau à boire, elle lui fut refusée en ces termes : Ils vont à l'instant même te tailler la tête et tu penses à boire ? Nous demeurâmes là encore un peu et puis nous allâmes à la demeure du Calife où nous avions passé la nuit précédente, et là nous rejoignit Mr. Georgi qui nous avait toujours suivis de loin. Là, nous passâmes le reste du jour jusqu'à ce que vers le soir le même Georgi obtint du Seid de nous conduire dans sa demeure sous sa responsabilité. Nous fûmes contents de cette permission, et ainsi nous nous acheminâmes vers notre nouvelle demeure qui devait nous abriter encore pour un bon nombre de mois. Là, nous fûmes accueillis à bras ouverts par la femme de Georgi et par ses enfants, et nous eûmes l'occasion le jour suivant de baptiser une de ses filles nouvellement née. Naturellement, Mr. Georgi, comme tous ceux qui sortirent d'Élobeid, était campé sans aucune commodité, parce que tous croyaient que tel séjour ne devait se prolonger que quelques jours, ne prévoyant pas que la ville devait encore résister quelque temps. Aussi, ils étaient dépourvus de toutes choses, et même d'argent qu'ils n'avaient pas eu la chance de porter avec eux. Cependant, avec le peu que nous sauvâmes, et avec le secours d'autres de nos connaissances, nous pûmes en quelque temps nous fabriquer au moins une cabane pour nous mettre à l'abri le jour et reposer la nuit.

La nourriture, le même Georgi nous la fournissait, mais pour nous couvrir la nuit nous n'avions rien. Un peu de toile qui se vendait au marché coûtait un prix exorbitant, et nous dûmes nous contenter d'un bout de natte que nous prêta le Calife pour les premiers jours.

Le changement de nourriture, l'air malsain et l'eau corrompue nous affaiblirent en peu de temps, et nous causèrent une diarrhée telle que bientôt nous nous vîmes réduits à l'extrémité, et non-seulement cela, mais les fièvres nous réduisaient peu à peu à un grand abattement. La pensée que nous allions mourir fit que dès le principe nous ne réclamâmes pas au Seid les quelques remèdes que nous avions portés avec nous et qui nous furent pris avec le reste. Pour cela, nous dûmes nous contenter de ce que nous pûmes avoir et laisser le soin à la Providence qui nous avait jusqu'à là si bien gardés. Chaque jour nous faisons nos prières en commun, privés de l'office divin qu'ils ne nous avaient pas même laissé, et de la sainte messe que depuis

longtemps nous ne célébrions plus. C'était même inutile de penser pouvoir réussir, parce que tout manquait.

Ajoutez encore que les nouvelles que nous entendions de leurs projets sur nous, spécialement le Calife, étaient bien propres à nous jeter dans des craintes sérieuses, et plus encore les trois sœurs. Ils disaient qu'ils ne voulaient pas nous tuer, mais nous séparer, et nous isoler l'un de l'autre, nous plaçant comme esclaves qui dans une maison et qui dans une autre, et cela effrayaient surtout les sœurs qui savaient bien où devaient en arriver les choses. Imaginez leurs angoisses, leurs tourments, à la pensée d'un tel péril. Cependant, le Seigneur appliqua lui-même le remède en aggravant la maladie des sœurs tellement qu'en peu de temps elles furent à l'extrémité. Nous n'avions d'autres secours à leur offrir que les spirituels, et ceux-là encore en secret et le moins mal possible. Les huiles saintes que nous avions portées avec nous nous furent enlevées avec le reste, et nous pûmes seulement leur donner l'absolution et bénédiction *in articulo mortis* en les récitant par cœur.

Le soir du 29 octobre, une fièvre violente s'empara de sœur Eulalie Pesarento, et la fit délirer jusque vers minuit, lorsqu'elle cessa de vivre. Nous n'avions ni lampe ni rien pour faire de la lumière. Nous l'ensevelîmes dans une natte du pays et nous récitâmes les prières habituelles; nous dûmes nous contenter de passer le reste de la nuit à ses côtés, l'exiguïté de la cabane pouvant à grande peine nous contenir tous, et les voisins eux-mêmes n'avaient ni la place ni l'idée de loger au moins les deux autres sœurs. Elle fut enterrée à 100 mètres environ de notre habitation, et aucun de nous n'eut la force de l'accompagner. Le frère Mariani Gabriel qui était parti malade de Délen la suivit de près. Il mourut le 31 octobre à 11 heures du matin, consumé par la diarrhée. Il eut les mêmes funérailles et le même cortège. Cependant, ils furent assez fortunés d'arriver à temps pour jouir des prières de l'Eglise universelle, qui était à la veille de faire la commémoration de tous les fidèles trépassés. Ils n'eurent pas le martyr de sang, mais je crois qu'ils en ont eu le mérite, et plus grand encore, parce que leur sacrifice fut plus grand et la cause égale. Celle qui eut le plus de peine fut sœur Amélie Andris qui, après la mort des deux autres, vit son heure approcher à pas lents jusqu'au 7 novembre où elle accomplit son sacrifice. Nous restions quatre de sept que nous étions, et nous encore dans un état à faire compassion, tellement que M. Georgi, un jour qu'il décrivait au Seid notre situation, aurait obtenu du même Seid la permission pour nous de partir pour Khar-toum, s'il avait pu nous obtenir la sécurité dans le chemin trop infesté d'Arabes assassins.

Quelques jours après notre arrivée à Elobeid, arriva Mr Raversi Alfonse, inspecteur de l'esclavage à Délen, et jusqu'à notre départ de Nouba, notre compagnon; après avoir cédé par crainte des menaces qui lui furent faites, et dans l'espérance de sauver au moins le droit qu'il avait à sa paie qu'il n'avait pas touchée depuis 8 mois, il avait déjà consenti à Déien à se déclarer Musulman, et pour cela lui furent faites de grandes promesses et on lui donna la permission de conserver ses armes, et il eut à continuer son service comme chef des forces armées du Seïd. Il avait espéré par ce moyen d'échapper à la mort, de saisir l'occasion d'échapper aux mains des Arabes et de se retirer en lieu sûr. Mais il fut complètement déçu. En peu de temps surgirent des dissensions à Délen entre les Nubiens et les gens armés du Seïd principalement pour le partage de nos dépouilles, que les Nubiens voulaient conserver pour nous les rendre lorsque nous retournerions. Pour cela, on en vint aux voies de faits et la guerre éclata ouvertement. Il chiec mansour fut expédié au Seïd pour obtenir un renfort d'armes et de combattants, et arriva ici, comme je l'ai dit, vers la mi-octobre. Il fut accueilli avec honneur par le Seïd, qui lui fit présent d'un cheval et de son propre habit; mais il fut obligé de renouveler sa profession de foi musulmane, et de recevoir chaque jour les instructions d'un faqui sur la manière de se purifier et de prier. Lui, Protestant comme il se déclarait, ne crut pas en cela avoir agi contre la foi chrétienne, et nous disait avoir changé la tragédie en comédie. Mais au contraire, la tragédie eut lieu également. En peu de temps, il tomba malade lui aussi de dissen-terie comme nous, et obtint la permission de s'éloigner d'ici et d'aller dans un lieu appelé Casgué, distant de quelques heures.

A partir de là, nous ne le vîmes plus; seulement au bout de quelque temps, on nous dit qu'il était mort le 3 novembre. Il y eut diverses versions: l'un disait qu'il s'était tué volontairement, l'autre le disait empoisonné, l'autre qu'il était mort de maladie. Nous n'eûmes qu'à plaindre sa double disgrâce et admirer la justice de ce Seigneur qu'il avait si facilement renié par amour pour l'argent.

Dans la suite, cependant, notre état s'améliora peu à peu. Tous nos noirs furent ramenés de Délen, à l'exception d'un seul qui resta mort dans une rencontre avec les nubiens; mais les grands furent pris comme soldats du Seïd, les petits divisés çà et là entre les plus grands adhérents. Les femmes furent laissées à leurs maris en qualité d'épouses, et trois ou quatre filles mises dans la maison du Seïd et de son Calife comme concubines.

Nous ne pûmes avoir aucune nouvelles ni communica-

tions avec nos frères missionnaires et sœurs enfermés à Elobeid avant le 20 décembre, lorsque Georgi Wamboulié leur expédia un exprès porteur d'une lettre et en reçut réponse. Nous apprîmes qu'eux aussi au premier assaut avaient dû se réfugier en toute hâte dans la petite enceinte, abandonnant la maison et l'église aux déprédations des soldats et des arabes. Ils étaient presque tous pris d'un mal contagieux, le scorbut, tellement que Don Lozi était déjà à l'extrémité. Ils nous envoyèrent quelques habits et couvertures pour nous préserver du froid et 100 talers. Huit jours après nous reçûmes la nouvelle que Don Lozi était mort le soir du 27 décembre et que Don Paolo Rossignoli était fortement malade ainsi que le clerc I. Locatelli et 4 sœurs parmi lesquelles la plus malade était la supérieure, sœur Teresa Grigolini. Dans les conditions où nous nous trouvions nous ne pouvions rien faire pour eux, ne pouvant pas même sortir hors de notre cabane.

Espérons dans le Seigneur que lors de la reddition de la place qui ne saurait être éloignée, nous aurons la confiance de nous réunir à eux et de les secourir.

En attendant, je me trouve contraint de finir, parce que le porteur de cette lettre est prêt à partir. Si cette lettre vous parvient, je prie la bonté de Votre Eminence de l'accepter en signe de mon parfait dévouement et de nous envoyer en échange votre bénédiction.

De Votre Eminence

Le très dévoué et très obéissant serviteur et fils

DON LUIGI BONOMI

Sup. de la Station de Nouba et Miss. Apost. de l'Afrique Cent.

Très Révérend Père, nous avons appris que Elobeid avait été cédée au Mahdi le 19 janvier, je crois vous avoir déjà prévenu de cette nouvelle. Nous n'avons aucune nouvelle positive des membres de la mission de Nouba et d'Elobeid depuis le 29 janvier. Nous avons envoyé deux exprès l'un il y a deux mois, et l'autre il y a dix-sept jours. Nous avons chargé Georgi Wamboulié de traiter du rachat de nos pauvres captifs. Coûte que coûte, Dieu y pourvoira. J'espère que vous-même vous saurez bien, comme vous l'avez déjà prouvé jusqu'à présent, trouver les moyens de toucher les cœurs généreux des bons chrétiens du Canada, dans cette circonstance si pénible. Pauvres prisonniers, qu'ils ont souffrir ! toutefois je me console à la pensée qu'ils ont si bravement confessé la foi de Jésus-Christ, et que les sœurs sont demeurées intactes dans leur honneur.

Agréez, mon cher confrère, l'assurance de ma considération distinguée.

FRANÇOIS SOGARO, Vic. Apost.